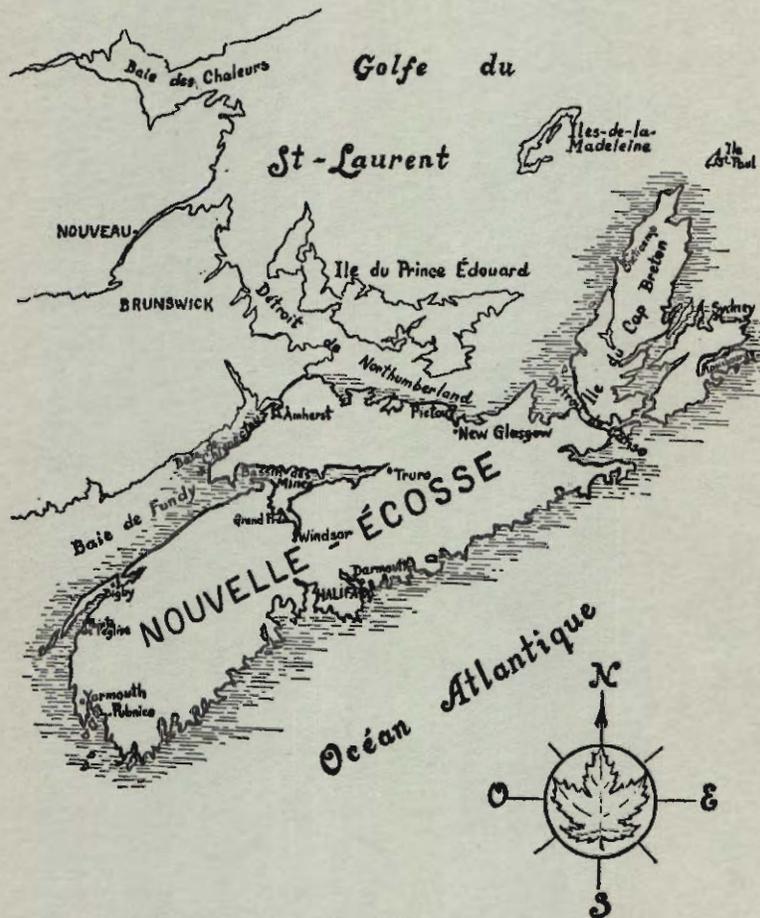


La Société Historique de Québec

Séminaire de Québec

C.P. 460 - Québec 4, P. Q.

# La Littérature orale de la Baie Sainte-Marie



Alain Doucet

LES ÉDITIONS FERLAND

Québec

1965

*La Littérature orale de  
la Baie Sainte-Marie*



Alain Doucet

LES ÉDITIONS FERLAND

Québec

1965

## La littérature orale de la Baie Sainte-Marie \*

---

\* Ouvrage présenté au Collège Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église, pour  
l'obtention du degré universitaire de Maîtrise ès Arts en Français, le  
15 octobre, 1961.

## AVANT - PROPOS

Toute la matière folklorique contenue dans cet ouvrage a été recueillie par l'auteur en interrogeant la tradition orale du milieu et a été déposée au Musée National du Canada. Nous voulons remercier la direction du Musée National d'avoir bien voulu permettre l'usage de cette matière dans la préparation de cette thèse.

Nous devons aussi à Mlle le Docteur Carmen Roy, directrice de la Division du Musée de l'Homme du Musée National, une large dette de reconnaissance pour l'encouragement et l'inspiration qu'elle nous a fournis.

Qu'il nous soit permis, enfin, de remercier de façon très spéciale les nombreuses personnes de la baie Sainte-Marie qui ont bien consenti à nous faire part de leurs souvenirs personnels, sans quoi ce travail n'aurait pas été possible.

En reproduisant ces récits, nous avons cru bon de ne pas trop nous éloigner de la forme sous laquelle ils nous ont été racontés. Nous n'avons pas jugé nécessaire ou même désirable de reproduire toutes les fautes de prononciation, mais nous avons conservé autant que possible le vocabulaire, le style et la syntaxe employés par l'informateur. La littérature orale est essentiellement littérature du peuple et elle emploie le parler du peuple. Si nous la polissons trop, nous la privons du cachet particulier qui en fait le charme.

ALAIN DOUCET.

## CHAPITRE I

### LITTÉRATURE ORALE ET FOLKLORE

D'après son étymologie, le mot folklore signifie la science du peuple, c'est-à-dire l'ensemble des traditions, légendes et usages populaires d'un pays. C'est un champ très vaste, qui étudie tous les traits de la vie populaire, depuis les contes les plus fantaisistes jusqu'aux détails les plus pratiques de l'artisanat.

Le folklore est donc susceptible de plusieurs études spécialisées, et c'est sous un de ces aspects spéciaux que le présent ouvrage se propose de l'envisager. Il s'agit de littérature orale, c'est-à-dire les « récits, contes ou légendes, les formulettes enfantines, devinettes, les dictons, dires, métaphores, proverbes, le blason populaire, etc., en un mot tout ce qui, de génération en génération, s'est transmis de bouche en oreille sans l'aide de l'école ou de l'écriture ». (Définition de Luc Lacourcière, Mémoire présenté par les Archives du Folklore de l'Université Laval à la Commission Royale d'Enquête sur les Problèmes Constitutionnels, Mars 1954, page 4.) La littérature orale aura donc comme objet propre l'étude d'un conte, d'une chanson, etc., tandis que le costume traditionnel d'une région ou la façon de travailler la laine se classeront plutôt dans une définition plus étendue du mot folklore.

### LITTÉRATURE ORALE ET HISTOIRE

Nous pourrions dire, en quelque sorte, que la littérature orale vient suppléer aux carences de l'histoire. Trop souvent les historiens, et notamment nos historiens de l'Acadie, se limitent au récit des faits et des circonstances qui ont amené ces faits. Ce n'est qu'un travail de surface, qui ne saurait en rien déceler la véritable âme du peuple qu'ils étudient.

On nous dira, par exemple, que la foi de nos ancêtres était simple et profonde, et que le respect des choses sacrées se faisait partout ressentir dans leur vie quotidienne. On

citera peut-être à cet effet un passage d'une lettre d'un curé d'autrefois à son évêque. La littérature orale pénètre bien plus profondément. Elle remplace les formules vagues par des exemples concrets. Elle nous dit que, par respect pour la mort de Notre-Seigneur sur la croix, nos pères ne remuaient point la terre, ne plantaient point de clous et ne versaient point de sang le Vendredi Saint. La foi simple et profonde de nos ancêtres n'est plus maintenant quelques mots dans un manuel d'histoire. Elle est une réalité vivante, bien rattachée à la vie quotidienne de nos pères.

Si nous joignons à ce trait isolé mille autres traits que nous révèle la littérature orale d'un peuple, nous pénétrons au plus intime de son être, nous en voyons le tissu, nous mettons à nu les coins les plus retirés de son âme. Nous lisons alors l'histoire avec un intérêt nouveau, nous voyons à l'avant-scène des événements qui s'y déroulent les êtres humains qui les ont subis. Cet entassement d'êtres anonymes, sans visages, que les écrivains appellent le peuple, n'est plus cette grande masse amorphe que nous avons envisagée jusqu'alors. Notre passé surgit vivant des pages de l'histoire, tout comme le corps d'Adam quand Dieu lui insuffla la vie. Grand-Pré, Port-Royal, 1755, proclamations, documents historiques, discours patriotiques, tout cela se rattache à des êtres en chair et en os, les fantômes du passé revivent dans les moeurs d'aujourd'hui et c'est alors que nous voyons révélée l'âme véritable de nos ancêtres. C'est alors que l'histoire revêt un sens profond. C'est alors que nous pouvons vraiment prendre racine dans le passé afin de nous projeter dans l'avenir.

#### **Les sources de la littérature orale**

Les sources de la littérature orale sont bien distinctes de celles de l'histoire. L'historien consulte surtout les documents écrits, le folkloriste doit puiser d'abord dans la tradition orale du milieu. L'historien doit contrôler scientifiquement l'exactitude des faits racontés. Le folkloriste n'est tenu qu'à s'assurer de ce que la matière recueillie fasse bel et bien partie du folklore de la région. L'historien s'enferme le plus

souvent dans une bibliothèque et consulte les ouvrages les plus érudits qu'il puisse trouver. Le folkloriste s'en va rencontrer les gens du peuple, surtout les plus âgés, souvent les plus illettrés, car c'est chez ces gens que la tradition orale s'est conservée de la façon la plus pure.

Jusqu'où peut remonter la tradition orale chez un peuple? Pas si loin, il faut bien l'admettre, que l'histoire écrite. Les documents ont une permanence que l'on ne saurait attribuer à la transmission orale. C'est pourquoi il importe que l'étude folklorique d'une région telle que nous l'envisageons soit faite sans plus tarder. Nos coutumes subissent l'influence de cultures étrangères à la nôtre; les progrès de l'éducation souvent portent nos jeunes à mépriser les croyances de nos pères; la superstition, de tous côtés démentie par la science, n'est plus à la mode de nos jours. Les plus vieux meurent et nous enfermons avec eux dans la tombe tout un passé autrefois bien vivant. Il se fait tard, mais il n'est pas trop tard. Les sources fécondes de renseignements abondent encore dans notre région. Les vieux de nos paroisses acadiennes ne demandent pas mieux que de faire revivre le passé qu'ils ont vécu et ils regardent encore d'un oeil méfiant toutes les transformations de moeurs qu'ils ont vu se produire autour d'eux. Mais il est temps d'agir. Les souvenirs de ces vieux sont comme des fruits mûrs qu'il faut recueillir avant qu'ils ne tombent de la branche.

#### **Les origines historiques de la littérature orale à la Baie Sainte-Marie**

Avant de mener une enquête sur la littérature orale à la baie Sainte-Marie, il importe d'étudier les circonstances historiques qui ont été propices à la préservation et à la transmission de cette tradition.

La véritable colonisation de l'Acadie commença en 1632. C'est alors que s'établirent à La Hève, sur la côte atlantique de la Nouvelle-Écosse, les Belliveau, les Leblanc, les Saulnier, les Doucet, etc. . . , en somme tous les noms

les plus répandus que nous retrouvons aujourd'hui à la baie Sainte-Marie. Ce furent ces quelques familles venues de France qui donnèrent naissance au peuple acadien, un groupe français bien distinct de celui qui habite aujourd'hui la province de Québec.

Si nous reculons à ses plus lointaines origines, la littérature orale à la baie Sainte-Marie remonte à la mère-patrie, la France, et de là à l'Europe du Moyen-Âge. Une fois établi en Amérique, ce petit rejeton de la race française y jeta bien profondément ses racines. L'isolement forcé, les mariages entre familles et l'intérêt commun à la culture du sol fondirent en une seule les diverses traditions apportées de la mère-patrie. Il se créa peu à peu une littérature orale bien distincte, bien française d'origine mais qui revêt quand même un cachet tout à fait spécial. Ce sont les vieux saules de la France greffés sur les forêts vierges du Nouveau-Monde.

Au cours des cent années qui suivirent, le petit peuple acadien ne fut qu'une pièce dans l'immense jeu d'échec que se disputaient alors la France et l'Angleterre. N'insistons pas sur les événements tristes de 1755. Le Grand Dérangement, les années douloureuses passées à errer dans les colonies anglaises du littoral américain, le retour pénible à travers les forêts du Maine et du Nouveau-Brunswick, tout cela ressortit plutôt du domaine de l'historien.

Le 5 septembre 1768, auprès de la plage immense qui a aujourd'hui donné son nom au village de Grosses-Coques, Joseph Dugas arrive sur les bords de la baie Sainte-Marie avec sa femme et son enfant. Les Doucet, les Comeau, les Saulnier, les Leblanc le suivent de près. Ce sont des déportés revenant d'exil. Leurs terres si fertiles de la vallée d'Annapolis sont confisquées et perdues à jamais. Mais le gouvernement anglais de la province, avec peut-être une arrière-pensée de repentir et de réparation, permet à ses victimes de naguère de réclamer des terres et de se créer une seconde Acadie sur le terrain rocailleux de la baie Sainte-Marie. La « Ville Française » est née. Le mince filon de la tradition française, qui aurait pu être tranché à jamais par les tristes événements de 1755, reparait peu à

peu. Les lutins, les loups-garous et les feux-follets de l'ancienne France se cachent dans les marais et les brumes de la baie Sainte-Marie.

Il ne faut pas croire, toutefois, que le folklore de l'ancienne France ait pu franchir les siècles et les péripéties historiques sans subir aucun changement. La survivance des traditions d'un peuple s'appuie surtout sur la transmission orale. Il faut donc s'attendre à de nombreuses variantes, et souvent même à des contradictions apparentes. Le fond folklorique d'un peuple est comme une pâte que manient souvent à leur guise les générations successives. Les difficultés de pourvoir aux nécessités de la vie sur un sol si ingrat, l'isolement forcé vis-à-vis les autres groupements français de l'Amérique, l'absence presque totale de prêtres, le manque d'instruction, tous ces facteurs ont pétri, ont enrichi le levain de tradition folklorique venu de France. La littérature orale de la baie Sainte-Marie mérite donc d'être objet d'une étude spécialisée, qui tentera de découvrir ce en quoi elle est unique et en même temps ce en quoi elle se rattache directement au fond commun du folklore d'inspiration française et acadienne, tel que nous le retrouvons en Louisiane, au Nouveau-Brunswick, au Cap-Breton et en Gaspésie.

### Influences étrangères

Les Acadiens de la baie Sainte-Marie furent isolés, il est vrai, des autres groupes français de l'Amérique du Nord, mais leur folklore a subi néanmoins des influences très réelles de la part des groupes ethniques qui les entourent. Il est presque impossible d'établir avec exactitude jusqu'à quel point ces cultures ont pénétré dans la tradition acadienne, mais nous pourrions citer ici et là au cours de cet ouvrage quelques exemples de cette infiltration. Pour le moment, qu'il suffise de localiser de façon générale ces différentes influences et de voir comment elles ont été en mesure de pénétrer chez nous.

## 1. Les Indiens

Les premiers colons français à venir s'établir en Nouvelle-Écosse lièrent aussitôt connaissance avec la tribu des Micmacs. Dès 1610, l'abbé Fléché baptisa à Port-Royal le chef micmac Membertou et vingt de ses sujets. Au cours des longues guerres qui mirent l'Angleterre aux prises avec la France, ces Micmacs semblent avoir toujours favorisé la cause française. L'histoire nous raconte que lors de la chasse à l'homme qui accompagna le Grand Dérangement, plusieurs Acadiens se réfugièrent dans les forêts avec leurs amis les Indiens.

Une fois établis à la baie Sainte-Marie, les Acadiens y trouvèrent de nouveau plusieurs familles de Micmaes. Ces Indiens furent même l'objet d'une prédilection spéciale de la part du Père Sigogne, qu'on a surnommé « l'apôtre de la baie Sainte-Marie ». Le Père Dagnaud, dans son livre *Les Français du Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse*, nous dit que la renommée du Père Sigogne s'étendit au loin parmi les Indiens de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick et que Sainte-Marie devint pour eux un lieu de pèlerinage longtemps après sa mort. Les plus vieux de la paroisse Sainte-Marie se rappellent encore avoir vu les Indiens affluer de toutes parts pour assister à la procession de la Fête-Dieu et camper dans le « petit bois », en arrière de ce qui est maintenant le Collège Sainte-Anne à la Pointe-de-l'Église.

En quelle mesure ces fils des bois ont-ils contribué à la tradition acadienne de la baie Sainte-Marie ? Probablement très peu, car ils avaient très peu à offrir. Pauvres et ignorants de nature, ils avaient toutefois la connaissance primitive des choses de la nature et c'est là surtout qu'il faut chercher leur contribution. Plusieurs manières de prévoir le climat et les saisons, plusieurs remèdes traditionnels à base d'herbages indigènes au pays semblent avoir été communiqués par eux à nos ancêtres. Quelques noms de places subsistent encore et rappellent le souvenir de ceux que le Père Sigogne appelait avec affection ses enfants préférés.

## 2. Les Peuples de Langue Anglaise

Nous déplorons souvent aujourd'hui les influences anglaises qui pénètrent chez nous et qui menacent d'engloutir nos traditions. Certes, ces influences sont de beaucoup plus prononcées de nos jours, mais elles ont toujours existé. Il ne faut pas oublier que, dès 1710, l'Acadie devint définitivement colonie anglaise. Même longtemps avant cette date, quelques colons écossais de Sir William Alexander se joignirent aux colons français et devinrent des Acadiens. Ce furent surtout les Melanson, dont nous comptons aujourd'hui de nombreuses familles de descendants à la baie Sainte-Marie. Déjà avant 1755, il existait un commerce florissant entre Port-Royal et les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Des colporteurs bostonnais fournissaient souvent aux Acadiens les objets que ceux-ci ne pouvaient se procurer eux-mêmes.

Une fois les Acadiens établis à la baie Sainte-Marie, ce contact avec leurs voisins de langue anglaise s'accrut. D'abord, plusieurs familles catholiques écossaises et irlandaises vinrent s'y établir. Le second acte de concession de terres à la baie Sainte-Marie, enregistré à Halifax le 3 juillet, 1775, nomme un certain William Johnson comme étant un des bénéficiaires. Puis ce furent les Harrington, les Burrige, les Foleys, les McLaughlin, les Stuart, etc. Ces familles étrangères furent si vite assimilées, toutefois, qu'aujourd'hui il ne reste que le nom qui ne soit français.

Ces étrangers, il faut bien le croire, durent apporter avec eux quelques éléments du folklore de leur pays natal, mais il est presque impossible d'établir exactement à quel point ce folklore passa dans le nôtre. Nous retrouvons chez nous plusieurs dictons, plusieurs superstitions que nous signalerons au passage et qui semblent ne pas faire partie du folklore français. Ne pouvons-nous pas reconnaître là les influences étrangères qui, depuis plusieurs siècles, se sont exercées sur le peuple acadien ? Nous ne pouvons, toutefois, poser de décision catégorique à cet égard, car les chemins de la tradition sont très difficiles à retracer. Il ne faut pas

oublier qu'il existe un folklore international dans lequel ont puisé tous les peuples d'origine européenne.

### **3. Le Commerce Maritime**

Les exigences de la vie commerciale portèrent vite les Acadiens de la baie Sainte-Marie à lier connaissance avec leurs voisins de langue anglaise. S'ils étaient demeurés uniquement un peuple attaché à la terre, ce contact eût été moindre, mais très tôt les habitants de la région de Clare se lancèrent dans le commerce maritime.

Déjà avant 1755, comme nous l'avons signalé plus haut, la route de Boston leur était connue. Après 1755, une poignée d'Acadiens demeurèrent en Nouvelle-Angleterre, surtout aux alentours de Boston et de Philadelphie, et, si nous pouvons en croire la tradition, quelques-uns même y amassèrent une modeste fortune. Certains revinrent plus tard d'exil et se fixèrent à la baie Sainte-Marie. Citons entre autres le capitaine Pierre Doucet, qui le premier établit la tradition des longs voyages, faisant escale à Annapolis, Charlestown et Boston. Cette tradition se continua au cours de tout le dix-neuvième siècle. Les voyages en mer et le contact régulier des pays étrangers, surtout les Antilles et la Nouvelle-Angleterre, créèrent donc peu à peu chez nous un folklore maritime dont nous retrouverons partout les traces dans cet ouvrage.

### **4. Les Autres Groupements Français**

Nous voulons entendre par là le contact avec d'autres groupements français qui se fit une fois les Acadiens établis à la baie Sainte-Marie. Il fut bien minime. Quelques Acadiens épousèrent des « Canadiennes » de la province de Québec, quelques pêcheurs lièrent connaissance avec les pêcheurs de l'Île-Madame au Cap-Breton, mais nous ne pouvons assigner à ces contacts limités une place importante dans le développement de nos traditions.

Les missionnaires venus de France, surtout le Père Sigogne, apportèrent de temps à autre un petit air de la mère-patrie. Ces Pères français, loin de contribuer à la

tradition folklorique, souvent basée sur l'ignorance et la superstition, voulurent surtout en combattre les excès. On raconte, par exemple, que ce même Père Sigogne se promenait de long en large le soir du Mardi Gras, afin de démentir la croyance populaire que le diable apparaissait alors à tous les coins de clôture.

La fondation du Collège Sainte-Anne, en 1891, marqua le début d'une nouvelle ère pour les Acadiens de la baie Sainte-Marie. La plupart des premiers professeurs venaient directement de France, et les élèves affluèrent de toutes les parties des Provinces Maritimes et du Québec. Il ne faut pas exagérer, toutefois, l'influence de cette institution sur la littérature orale de la région. L'enseignement classique qui s'y donnait ne touchait que l'élite du peuple et, en rehaussant le niveau de l'éducation, contribua indirectement à la disparition de plusieurs de nos traditions.

En somme, nous pouvons dire que, depuis 1755, la littérature orale à la baie Sainte-Marie n'a pas subi d'influences importantes de la part d'autres groupements français.

## CHAPITRE II

### TOPONYMIE

Par toponymie nous voulons désigner l'étude historique et linguistique des noms de lieu. De prime abord, il peut paraître que plusieurs noms de lieu ont été choisis uniquement au hasard, mais si nous les examinons de plus près, si nous interrogeons surtout la tradition orale à leur égard, nous nous rendons vite compte que chacun de ces noms a sa raison d'être bien déterminée. Cette raison d'être, elle est parfois apparente, mais le plus souvent, surtout si le nom date de plusieurs générations, elle est assez difficile à retracer. Telle circonstance historique, tel contour du terrain, tel détail de la flore ou de la faune frappa les premiers colons et

les porta à imposer tel ou tel nom à un lieu bien défini. Puis l'incident historique est oublié, les contours du terrain s'estompent et se transforment avec le temps, le défrichage et la culture de la terre amènent la disparition de certaines espèces d'arbres, certains animaux sauvages ne fréquentent plus nos parages, et finalement la raison d'être de plusieurs noms de lieu se perd avec le recul des années. C'est ainsi qu'à la baie Sainte-Marie il n'y a plus d'église sur la Pointe-de-l'Église, l'Île-des-Séraphin n'est plus une île, les grands chênes sont disparus des rives du Lac des Chênes et l'on serait bien surpris de rencontrer un ours à l'Anse-à-l'Ours. C'est ainsi que l'étude de la toponymie se rapproche de très près de l'histoire d'une région. Il est donc essentiel, si nous voulons expliquer cette toponymie, de consulter soigneusement la littérature orale du milieu. Si les circonstances historiques et géographiques ont ainsi évolué, il faut s'attendre à ce que la forme du mot lui-même subisse des transformations étonnantes. Une fois un nom consacré par l'usage, nous l'employons sans faire appel à son étymologie. C'est pourquoi nous trouvons des inversions de syllabes, des abréviations, des agglutinations de l'article, etc., qui donnent à ce nom une nouvelle forme sous laquelle nous avons souvent de la peine à reconnaître la forme primitive. Par exemple, quand les gens de Corberrie parlent de la Birinque près du Lac-de-Cèdres, ils sont loin de savoir ce qu'est un labyrinthe. Dans de tels cas nous devons faire appel à la linguistique si nous voulons établir l'origine des noms de lieu.

Il serait possible de diviser les noms de lieu en deux catégories générales. Il y a d'abord les noms officiels, c'est-à-dire ceux qui sont sanctionnés par l'autorité civile. Nous trouvons ensuite les lieux-dits, c'est-à-dire les endroits particuliers qui portent un nom sans qu'ils soient habités ou sans revêtir un caractère officiel. Nous avons cru bon de ne pas suivre exactement cette division dans le présent ouvrage, car souvent les noms officiels ne sont pas passés dans l'usage courant ou ne sont que la forme anglicisée du nom populaire. D'ailleurs, la plupart des noms officiels

employés à la baie Sainte-Marie ont commencé par être des lieux-dits et l'autorité civile n'a fait que rendre officiel ce qui existait déjà depuis plusieurs générations. Puisque nous nous sommes placé surtout du point de vue de la littérature orale, nous avons insisté davantage sur les noms qui sont d'usage commun dans la région.

L'inventaire complet des noms de lieu en usage à la baie Sainte-Marie dépasserait de beaucoup les cadres du présent ouvrage. Nous avons sur fiches plusieurs centaines de noms de lieu dont nous avons retracé l'origine et notre travail en ce sens demeure encore très incomplet. Nous nous sommes donc contenté d'établir une division arbitraire de ces noms, en tenant compte surtout de leur origine, et nous allons donner pour chacune de ces divisions quelques exemples parmi les plus intéressants. Nous espérons ainsi pouvoir fournir une vue à vol d'oiseau de la toponymie de la baie Sainte-Marie, qui permettra au moins de reconnaître les phénomènes historiques et linguistiques qui ont créé le blason local.

### **Les premiers explorateurs**

Nulle part sur le continent nord-américain, sauf peut-être en Floride, pouvons-nous retrouver des noms de lieu qui remontent à une plus lointaine date que ceux que nous retrouvons en Nouvelle-Écosse. Les premières explorations à la baie Sainte-Marie datent de 1604, année où Poutrincourt, De Monts et Samuel de Champlain longèrent nos parages afin d'aller établir leur petite colonie près de ce qui est maintenant Annapolis. Conformément à la coutume de tous les explorateurs, ils indiquèrent la prise de possession de ces terres en leur imposant des noms. Quelques-uns de ces noms ont encore aujourd'hui un caractère officiel et d'autres, quoique l'on ne les trouve plus sur les cartes officielles, sont encore en usage à la baie Sainte-Marie. Les noms imposés par les premiers explorateurs sont souvent passés dans l'oubli depuis plusieurs générations, voir même depuis la conquête anglaise de l'Acadie en 1710, mais la tradition leur a accordé une permanence malgré toutes les circonstances historiques.

Le *Cap-Fourchu* est un nom descriptif qui désigne une double pointe qui s'avance dans la mer près de la ville de Yarmouth. Le journal de route de Samuel de Champlain raconte que Poutrincourt dans son voyage de 1604-1607 tomba du haut de ce cap et faillit y perdre la vie. D'après Champlain, on le nomma d'abord Cap Fendu, mais les anciennes cartes françaises l'indiquent comme Cap-Fourchu. Il semble que quelques familles acadiennes habitèrent dans les environs de ce cap avant 1755. Toutefois, en 1759, avec l'arrivée des colons anglais qui remplacèrent les Acadiens, cette région devint la ville de Yarmouth. Or, on dit encore de façon très courante à la baie Sainte-Marie « le Ca' Fourchu » pour désigner non seulement le cap mais la ville de Yarmouth même.

En 1604, *Port-Royal* devint le premier établissement français en Amérique du Nord. Immédiatement après la conquête de Port-Royal par les Anglais en 1710, il fut nommé Annapolis en honneur de la reine Anne d'Angleterre. En 1755, les Acadiens furent chassés de cette région et, à partir de 1768, plusieurs familles revinrent d'exil et se fixèrent à la baie Sainte-Marie. L'ancien nom de Port-Royal, toutefois, ne disparut pas de leurs traditions et nous le retrouvons encore facilement aujourd'hui. Quand les vieux parlent du Grand Dérangement, ils parlent toujours du « Po'Réal » et même les jeunes emploient encore volontiers cette désignation.

Le nom *Poumcoup* désigne l'ancienne Baronie des d'Entremont, dans la région du Cap Sable, au comté de Yarmouth. L'ancien nom micmac qui désignait cette région était Pogomkook, ce qui voulait dire une terre défrichée pour la culture du sol. Les Français disaient Poubomcoup, qui s'est abrégé à Poumcoup et qui a donné enfin le Pubnico actuel. À la baie Sainte-Marie, on parle encore souvent de Poumeoup, quoique les jeunes disent plus volontiers Pubnico.

*Tousquet* provient du micmac Neketaouksit, c'est-à-dire la grande rivière où monte la marée. Rameau, en 1859,

écrit Tousquet. Ce nom est par la suite devenu anglicisé sous la forme de Tusket, désignant aujourd'hui de façon officielle et un village du comté de Yarmouth et la rivière elle-même. En 1909, le village acadien près de l'embouchure de cette rivière devenait officiellement Wedgeport, mais, à la baie Sainte-Marie, plusieurs disent encore « en bas de Tousquet » pour le désigner.

Le nom *Baie Sainte-Marie* date de 1604. C'est alors que De Monts parcourut les rivages de cette baie et la nomma « La Baie Sainte-Marie ». C'est le nom qui a toujours été employé par la suite et qui est passé et dans l'usage courant et dans l'usage officiel.

L'expédition de De Monts, en 1604, donna le nom *Cap Sainte-Marie* aux hautes falaises contre lesquelles viennent battre les vagues à l'entrée de la baie Sainte-Marie. Très tôt après 1755, des Anglais, entre autres le Colonel John Taylor, reçurent les premières concessions de terres dans cette région. Il semble qu'on eut voulu alors imposer le nom de Cape Cove à cette région et celle de Mavillette. Toutefois, ce furent des Acadiens qui par la suite s'établirent sur ces terres et le nom Cape Cove, quoiqu'on le retrouve encore sur une carte datant de 1864, ne semble jamais être passé dans le langage populaire. Le cap et le village portent encore aujourd'hui l'ancien nom donné par les premiers explorateurs.

#### **Les premiers propriétaires**

À partir de 1768, plusieurs familles d'Acadiens, victimes du Grand Dérangement, vinrent s'établir à la baie Sainte-Marie où on leur avait accordé des concessions de terres. C'était alors un terrain vierge, inculte et couvert de forêts qu'il fallut défricher peu à peu afin de se créer une nouvelle patrie. Au fur et à mesure que les Acadiens prirent racine dans cette nouvelle région, ils donnèrent des noms à chaque petit coin de pays. Il était très naturel que l'on désignât tel ou tel morceau de terre, tel ou tel point, lac ou rivière du nom du premier propriétaire. Ce qui est surprenant, toute-

fois, c'est que ces noms se soient transmis par centaines jusqu'à nos jours. Il est à remarquer aussi que c'est le prénom et non le nom de famille qui, dans la plupart des cas, a survécu jusqu'à nos jours. Si nous voulons désigner, par exemple, le lieu où les garçons de Félix Deveau construisirent la première scierie près de Mavillette, nous disons le Moulin des Félix et non pas le Moulin des Deveau.

Une liste complète de ces noms de propriétaires devenus lieux-dits serait de beaucoup trop longue. Nous allons donc citer un exemple pour chaque catégorie de noms de lieu qui portent ainsi le nom des premiers propriétaires.

La Pointe-à-Major dans la paroisse de Saint-Bernard porte le nom de Anselme Doucet, d'abord Major, puis Colonel de Milice et Écuyer du Roi. Pierre Doucet, le père de celui-ci, avait été déporté à Salem, Mass. En 1775, il s'en vint à la baie Sainte-Marie et acheta de Joseph Gravois les terres qui portent maintenant le nom de son fils.

Eudes Thériault construisit vers les 1850 un petit quai à Comeauville afin d'y amarrer son bateau de pêche et de le mettre ainsi à l'abri de la mer. Aujourd'hui, un énorme quai public l'a remplacé depuis longtemps, mais ce quai moderne porte encore parmi les pêcheurs de Comeauville le nom de *Quai à Eudes*.

Gatien Thibault, un protégé du Père Sigogne, s'établit loin des rivages de la baie Sainte-Marie, sur les terres que lui avait obtenues ce même Père Sigogne, qui était son parrain. Le petit ruisseau qui traverse ces terres porte encore le nom de *Ruisseau à Gatien*.

Le *Lac à Victor*, où est situé maintenant la Colonie de la Jeunesse Acadienne, porte le nom de Victor LeBlanc, un des premiers habitants de Grosses Coques, qui était autrefois propriétaire des terres avoisinant ce lac.

Le *Chemin à Patrice*, qui mène de la Pointe-de-l'Église à Corberrie, porte le nom de Patrice Thibodeau, l'ancêtre de tous les Thibodeau de la Pointe-de-l'Église. Il suit les terres premièrement octroyées au vieux Charles Castin Thibodeau.

Le *Pont à Charlitte*, sur la Rivière de Meteghan, porte le nom de Charlitte (Charles) à François à Maza Comeau. Le vieux Maza, un déporté de Port Royal, s'était établi dans ce qui est maintenant la paroisse de Saint-Bernard. Son petit-fils Charlitte, établi à Comeauville, bâtit le premier pont à l'endroit qui porte encore son nom.

De 1832 à 1836, Pierre, Clément et Cyriac Melanson, trois fils de Amand Melanson, un déporté de Port-Royal, s'en allèrent s'établir à Corberrie. Ils construisirent une scierie près de ce village et on appelle encore ce lieu le *Moulin des P'tits Amand*.

Au temps de la Révolution Française, le jeune Paul Lombard, alors âgé de douze ans, fut confié par sa mère aux soins de marins qui s'en venaient en Amérique. Elle voulait ainsi le protéger contre les terreurs de cette révolution. Le jeune Paul fut accueilli à la baie Sainte-Marie, se fixa au Petit-Ruisseau et devint l'ancêtre de tous les Lombard de Clare. On appelle encore couramment la *Butte des Paul* la colline dans le grand chemin au Petit-Ruisseau où étaient établis les fils de Paul Lombard.

La source qui fournit aujourd'hui l'eau au Collège Sainte-Anne à la Pointe-de-l'Église est celle où le Père Sigogne puisait autrefois son eau. On l'a appelée pendant longtemps la *Source du Père Sigogne*, mais ce nom est à peu près disparu de nos jours.

*L'Anse-des-Blanc*, dans la paroisse de Saint-Bernard, était le lieu où s'établirent plusieurs des premiers colons à la baie Sainte-Marie. Une famille de LeBlanc qui s'y établit a laissé son nom à l'endroit.

Quelques villages rappellent le nom des premières familles qui y habitèrent; c'est ainsi que nous avons Comeauville et Saulnierville.

#### **Les noms indiens**

Les Micmacs habitaient certainement la région de la baie Sainte-Marie avant l'arrivée des colons français. On

raconte, par exemple, que Joseph Dugas, le premier colon acadien, avait laissé sa femme et son enfant avec une famille indienne afin d'aller à Annapolis acheter quelques « patates de plante » et quelques graines. Quelques noms indiens pour désigner les lieux sont donc passés dans le vocabulaire de la région. Deux de ces mots indiens sont devenus noms officiels de villages. Quelques-uns ont subsisté pendant quelque temps puis ont été remplacés par des noms français. D'autres enfin rappellent le nom d'un indien qui s'était fixé à tel ou tel endroit.

Nous n'avons pu retrouver dans aucun glossaire de la langue indienne le sens du nom du village de *Hectonooga*, mais les plus vieux de l'endroit disent qu'il désigne un lieu où l'on trouvait des mûres sauvages en abondance.

*Meteghan* fut fondé en 1785 par Prudent Robichaud. On adopta alors le nom indien en usage parmi les indigènes du pays. Il semble probable que ce soit le mot micmac *Mitihikan*, qui signifie roches bleues, quoiqu'on ne trouve dans les environs de ce village aucun rocher de cette description.

Le village que nous appelons aujourd'hui Lake Doucette se nommait autrefois *Quaco*, ce qui signifie en langue indienne un lieu fréquenté par les loups-marins. Pourtant ce village était à quelques milles à l'intérieur des terres.

L'ancien nom micmac pour la Pointe-de-l'Église était *Chicaben*, c'est-à-dire lieu où l'on trouve des patates sauvages. Ce nom a eu une certaine permanence. Les vieux de l'endroit le connaissent encore. Certaines gens des Concessions parlent encore de sortir « à la Chicaben ». L'école établie par le Père Sigogne se nommait l'Académie de la Chicaben et les gens ont même désigné ainsi le Collège Sainte-Anne dans les premières années après sa fondation.

Le *Lac de Barrio*, à plusieurs milles dans les bois en arrière de Corberrie, porte le nom d'un indien qui s'y était établi autrefois.

La *Butte à Saoua*, dans la paroisse de la Rivière-aux-Saumons, est aujourd'hui à peu près disparue, mais il semble qu'un indien de ce nom habitait autrefois cet endroit.

### La division des terres

Les terres concédées aux Français à la baie Sainte-Marie n'avaient été qu'arpentées à la hâte quelques années auparavant. Il était donc très important d'en préciser les limites afin d'éviter les querelles. La division des terres a donc donné naissance à plusieurs lieux-dits qui sont encore employés de nos jours.

La *Ligne à Bastarache*, près de l'église actuelle de Saint-Bernard, marque le premier lot de la troisième concession de terres à la baie Sainte-Marie, en date du 8 mai, 1775. Cette concession s'étend jusqu'au Petit-Ruisseau et comprend 8,772 arpents. Le premier lot de cette concession fut accordé à Jean Bastarache. Jean lui-même ne vint jamais s'établir à la baie Sainte-Marie. Il mourut à Port-Royal et en 1794 sa veuve vendit ce lot de terre à Jean et Joseph Gaudet.

La *ligne de l'Évêque* rappelle le souvenir d'une querelle d'autrefois à propos des limites des terres. Nous n'avons pu établir avec certitude qui était cet évêque, mais il nous semble probable que ce soit Mgr Denaut, évêque de Québec, qui fut de passage à la baie Sainte-Marie en 1803. La tradition orale raconte que cet évêque enfonça sa canne dans la terre afin d'indiquer où devait passer cette ligne.

En 1799, François à Maza Comeau et une soixantaine d'autres, surtout des jeunes gens, reçurent une concession de terres à quelques milles de la côte, s'étendant de ce qui est maintenant le village de Saint-Martin-de-Clare jusqu'à la Pointe-de-l'Église. Cette concession comprenait 21,300 arpents. On prit vite l'habitude de dire « les concessions » en parlant de ces terres et nous trouvons encore aujourd'hui un village qui porte le nom officiel de *Concessions*. D'autres concessions de terres en arrière de cette première sont souvent désignées sous le nom de *Deuxième Concession* ou

de *Troisième Concession*. On dit même « au deuxième » et au « troisième » sans employer le mot concession.

### Souvenirs historiques

Plusieurs lieux-dits de la région rappellent un détail, souvent insignifiant, de la vie quotidienne des premiers habitants. Ici nous courons toute la gamme du comique au tragique, depuis une scierie dont tout le monde se moquait jusqu'à un naufrage où se noya tout un équipage.

On meurt autrefois les cochons au bois manger de la faine, ou fruit du hêtre. Or, il y a dans les bois en arrière de Mavillette un lieu désert que l'on devait traverser afin de « mener les cochons à la faine ». Les hêtres sont disparus depuis longtemps, mais l'on nomme encore ce lieu désert le *Maquôque des Cochons*.

Il existait autrefois dans la paroisse de Saint-Bernard une scierie si mal organisée que tout le monde s'en moquait. On disait qu'elle n'était bonne qu'à moudre du café. Les gens de cette paroisse disent encore le *Ruisseau du Moulin à Café* et le *Trou du Moulin à Café*.

Les scieries d'autrefois étaient souvent placées au confluent de deux ruisseaux. Le plus puissant de ces ruisseaux fournissait la force motrice afin de faire passer le « billot » dans la scie et le plus petit de ces ruisseaux ramenait le « billot » afin de le remettre en position pour une nouvelle coupe. Nous retrouvons encore dans la paroisse de Saint-Bernard le *Ruisseau de la Grande Fourche* et le *Ruisseau de la Petite Fourche*.

Pour les Acadiens de la baie Sainte-Marie, les blasphèmes ce sont des « gadelles ». Le *Ruisseau des Gadelles*, dans la paroisse de Saint-Bernard, rappelle le fait que le chemin qui longeait ce ruisseau était très boueux et que l'on devait faire plusieurs « gadelles » afin que les boeufs puissent avancer.

Il y a à peu près cent ans de cela, un navire à voiles nommé le *Sea King* fit naufrage près de Cap Sainte-Marie.

avec grande perte de vie. On appelle encore *Pointe du Sea King* la pointe de terre où ce navire vint échouer au cours d'une tempête.

### Noms descriptifs

Les noms de lieu purement descriptifs sont assez peu nombreux à la baie Sainte-Marie. Il faut croire que, pour les premiers colons acadiens, ce terrain rocailleux et presque sans relief était loin d'avoir le charme pittoresque de la vallée de Port-Royal d'où ils avaient été exilés. Il est facile alors de comprendre pourquoi ils ne furent guère portés à donner des noms descriptifs. Nous en avons toutefois relevé quelques-uns qui comportent un certain intérêt et que nous incluons ici.

Le village de *Grosses-Coques* se nomme ainsi à cause des gros mollusques comestibles qui abondent sur la plage immense que nous y trouvons. C'est là que s'établit Joseph Dugas en 1768, mais il semble que, bien avant cette date, ce lieu était connu et fréquenté par les Micmacs.

Un mince filet d'eau qui traverse la grande route pour se jeter à la baie Sainte-Marie a donné son nom au village de *Petit-Ruisseau*.

L'église paroissiale de Sainte-Marie se dressait autrefois sur la pointe de terre qui s'avance dans la baie près du Collège Sainte-Anne. Cette pointe est devenue *Pointe-de-l'Église* et ce nom a vite remplacé le mot indien Chicaben pour désigner le village tout entier.

Une courbe dans le chemin qui mène de la *Pointe-de-l'Église* à Corberrie rappelle un levier coudé à angle droit et se nomme donc la *Manivelle*.

Il existe au fond des bois près du Lac de Cèdres et à quelques milles du village de Corberrie un marais impassable que l'on a toujours nommé *La Biringue*. Il faut voir là une corruption du mot labyrinthe.

### Les ruisseaux, les lacs et les rivières

Ici, c'est surtout la nature qui a présidé au choix des noms. Les arbres qui ombrageaient autrefois les rives, les animaux, les oiseaux et les poissons qui fréquentaient autrefois ces eaux, tout ceci nous le retrouvons dans les noms donnés par les premiers habitants. Il semble donc que les grands bois silencieux ont de beaucoup plus impressionné nos ancêtres que ne l'avaient fait les rivages rocaillieux de la baie elle-même.

Les *Lac-des-Anguilles*, le *Ruisseau-des-Gaspareaux* et la *Rivière-aux-Saumons* livraient autrefois au pêcheur du poisson en abondance, mais, en règle générale, ce poisson a de beaucoup diminué de nos jours.

Les grandes forêts de bois dur sont à peu près disparues des rives du *Lac-de-Cèdres* et du *Lac-de-Chênes*, mais les noms rappellent encore ces géants d'autrefois.

L'oiseau de nuit fait encore entendre son cri solitaire en planant sur les eaux tranquilles du *Lac-des-Richepaumes*.

Le *Lac-des-Lunettes* est en réalité formé de deux petits lacs de forme ronde qui sont joints ensemble par un mince ruisseau. Le tout donne donc l'apparence de lunettes.

Le *Lac-d'Eau-Claire* est un des plus beaux que nous trouvions dans notre région et le nom ne saurait être mieux choisi.

Quelques lacs portent le nom de la rivière qui permet à ses eaux de couler à la mer. C'est ainsi que nous avons le *Lac-de-la-Rivière-aux-Saumons* et le *Lac-de-la-Rivière-de-Meteghan*.

Plusieurs lacs et ruisseaux, enfin, rappellent le nom du premier propriétaire. C'est ainsi que nous avons le *Lac-à-Bourneuf* et le *Ruisseau-des-Blackadar*. On pourrait en ajouter plusieurs autres.

### Les noms de saints

Ceux-ci comportent peu d'intérêt du point de vue de littérature orale. D'ailleurs, la plupart sont de date

assez récente et ont été imposés par l'autorité religieuse plutôt que choisis par le peuple. Parmi les noms de saints qui désignent des villages de la baie Sainte-Marie nous trouvons *Saint-Bernard*, *Saint-Alphonse-de-Clare*, *Saint-Martin-de-Clare*, *Saint-Joseph* et *Saint-Benoni*. Saint-Joseph porte le nom de Joseph (Ré) à François à Maza Comeau, le premier qui s'est établi en cet endroit. Pour ce qui est des autres, ils ne semblent pas avoir leur origine dans les traditions et l'histoire de Clare.

### Noms officiels doublés d'un nom populaire

Dans plusieurs cas, nous trouvons en usage courant encore de nos jours, un ancien nom populaire qui a survécu malgré le nom officiel qui existe depuis plusieurs générations.

*La Butte* désigne encore parmi les gens le village de Meteghan River, quoique, du moins le long de la grande route, ce soit un terrain assez plat.

Les gens disent de façon très courante la *Pointe-Noire* pour désigner Meteghan Centre. La tradition veut qu'un nègre y habitait autrefois, mais il semble plus probable que ce soit l'aspect de cette pointe vue de la mer qui a inspiré ce nom.

### Noms péjoratifs

Il est arrivé que l'usage de certains noms appliqués à certains villages soit presque devenu insulte pour les gens de l'endroit. Ce phénomène est assez facile à comprendre pour les noms à caractère dérisoire inventés par le peuple et qui ne sont jamais devenus noms officiels. Il existe à côté de ceux-ci, toutefois, quelques anciens noms officiels, qui ne paraissent aucunement offensifs, mais qui ont joui de très peu de popularité et qui pour cette raison ont été remplacés par d'autres. Il est aujourd'hui très mal vu de la part des gens de ces villages d'employer ces anciens noms.

Le village actuel de Saint-Alphonse-de-Clare se nommait autrefois *Chéticamp*. La tradition orale raconte qu'on le

nomma ainsi parce que c'était un bien pauvre endroit à habiter, un « chétif camp ». Le mot Cheticamp a donc pris dans la région un sens très péjoratif.

*Quaco*, le nom qui désignait autrefois le village de Lake Doucette, a conservé un peu ce sens péjoratif, mais ne semble pas être si offensif aux gens que ne l'est le nom de Chéticamp. Ce mot signifie en langue indienne « lieu où habite le loup-marin ».

En 1867, un nommé Urbain Doucet se présenta comme candidat à la Législature Provinciale. Les habitants du chemin qui vient rencontrer la grande route près de la Rivière-de-Meteghan lui promirent leur appui. Au jour des élections, toutefois, ils votèrent pour son adversaire. M. Doucet, fort vexé, baptisa ce chemin *Allée-des-Cochons*. Ce nom est encore très en usage de nos jours. Bien entendu, les habitants de ce chemin n'ont jamais aimé ce nom et préférèrent de beaucoup que l'on dise Chemin des d'Entremont ou encore Allée de la Butte.

Un district très pauvre de ce qui est maintenant la paroisse de Saulnierville fut surnommé autrefois *Ville-des-Tuyaux*, car la plupart des modestes demeures étaient ornées de simples tuyaux en métal qui tenaient lieu de cheminée à l'extérieur. Ce nom, que l'on emploie aujourd'hui surtout de façon plaisante, ne plaît certes pas toujours aux habitants de l'endroit.

#### Noms imposés par l'administration civile

Il est regrettable que plusieurs noms de lieu à la baie Sainte-Marie aient été choisis par des fonctionnaires, sans du tout tenir compte de la tradition du milieu. Il est intéressant de noter, toutefois, que la plupart de ces noms ont été assez lents à passer dans l'usage courant; certains même n'ont jamais été employés dans la région, quoiqu'ils paraissent sur les cartes officielles et qu'ils datent de plusieurs générations.

Le nom *Clare* lui-même fut choisi par Michael Franklyn, alors gouverneur de la Nouvelle-Écosse, afin de désigner

en 1768 cette partie du comté de Digby, que l'on réservait aux Acadiens. Ce coin de terre qui allait devenir si français porta donc dès le début le nom d'un comté de l'Irlande. Il semble, toutefois, que les premiers Acadiens furent lents à accepter ce nom, car on disait bien plus communément autrefois « la ville Française » et plusieurs vieux, encore de nos jours, se servent de ce nom.

Frédéric Armand Robichaud, qui, en 1836, fut le premier Acadien de la baie Sainte-Marie à être élu à la Législature Provinciale, fut aussi le premier à s'établir sur les terres qui voisinent le *Lac Wentworth*, près de Corberrie. Ce lac avait été nommé ainsi en honneur du Gouverneur Sir John Wentworth (1793-1807) mais les gens de Corberrie l'ont toujours désigné sous le nom de Lac à Frédéric, Lac des Robichaud ou encore le Grand Lac.

En 1860, par un acte de la Législature Provinciale, la région de la Pointe-de-l'Église fut officiellement désignée *Port Acadie*, nom qui devait remplacer Pointe-de-l'Église. Il a été impossible pour nous d'établir la raison de ce changement. Le nom, d'ailleurs, ne semble jamais avoir été connu des gens, et nous ne le retrouvons plus aujourd'hui sur les cartes officielles. C'est là un petit mystère que nous aimerions bien pouvoir éclaircir.

#### Noms à double étymologie

Nous voulons entendre par là des cas où la tradition orale du milieu semble faire erreur. Il existe pour ces noms une explication populaire très répandue, mais une explication en dépit de tout bon sens. Nous indiquerons l'explication populaire et à côté de celle-ci l'explication historique qui nous semble à la fois évidente et logique.

Le nom *Mavillette* est évidemment formé du pronom possessif et du diminutif de ville. Mavillette signifierait donc « ma petite ville ». L'explication donnée par les gens du village est tout autre. Un navire anglais aurait autrefois fait naufrage sur ces côtes et un certain Lord Mavillette se serait noyé et aurait été enterré près de la grève. Il aurait donc fourni au village son nom.

On raconte que les premières familles acadiennes à s'établir à *Corberrie* virent sur la branche d'un arbre un corbeau qui éclata de rire, tellement il fut surpris de voir des gens rendus si loin dans les bois. Cette explication est bien intéressante, mais nous pouvons en douter si nous constatons que ce village fut fondé alors que le Père Sigogne exerçait son ministère à la baie Sainte-Marie, que celui-ci y fit construire la première église et qu'un faubourg du village natal en France de ce même Père Sigogne se nomme en effet Corbery.

Le mot *Sissiboo* désigne en langue indienne une grande rivière. Or, la tradition orale raconte que ce nom fut donné parce que les premiers Acadiens à visiter cette région virent six hibous dans un arbre près de cette rivière.

### Noms dérivés de celui d'un village voisin

Avec l'augmentation de population à la baie Sainte-Marie, avec la création surtout de nouveaux bureaux de postes et l'avènement des chemins de fer, on trouva nécessaire de créer d'autres noms de villages. Trop souvent, hélas, on choisit le moyen le plus facile et on inventa des noms tels que *Little Brook Station*, *Saulnierville Station* ou *Meteghan Station*, ou encore *Lower Saulnierville*, *Lower Concessions*, *Lower Comeauville*, *Meteghan River* et *Meteghan Centre*. Ces noms ne comportent aucun intérêt du point de vue de littérature orale. Plusieurs, d'ailleurs, furent tout simplement imposés par le Ministère des Postes, malgré le fait que les lieux-dits très intéressants, datant de plusieurs générations, auraient pu facilement devenir des noms officiels des plus pittoresques.

Qu'il nous soit permis de déplorer, en guise de conclusion à ce chapitre, la manie qu'on a eu de traduire en anglais nos noms de lieu pourtant si français d'origine. À vrai dire, il ne faut pas trop blâmer les gens du milieu, car, dans la plupart des cas, ce sont des fonctionnaires anglais, surtout ceux du Ministère des Postes, qui ont commencé la chose. Nous avons cité au cours de ce chapitre plusieurs cas où le nom populaire a subsisté et subsiste encore longtemps après

l'adoption du nom officiel anglais. Ce sont les noms qui se traduisent le plus facilement qui ont succombé d'abord, tels Petit-Ruisseau et Pointe-de-l'Église, qui sont devenus Little Brook et Church Point. Y a-t-il espoir pour l'avenir? Il nous semble que non. De plus en plus, on emploie couramment la traduction anglaise de nos beaux noms français et il est à craindre que bientôt Pointe-de-l'Église, par exemple, soit relégué au même rang que l'ancien nom indien de la Chicabén.

### CHAPITRE III

#### LA CHANSON

Nous avons dit au cours de l'introduction à cet ouvrage que les souvenirs des vieux de la baie Sainte-Marie sont comme des fruits mûrs qu'il s'agit de cueillir avant qu'ils ne tombent de la branche. Ceci est surtout vrai dans le domaine de la chanson. Il se fait de plus en plus difficile de trouver des personnes qui connaissent l'ancien répertoire de chansons folkloriques françaises apportées autrefois en cette région. Pour la prochaine génération, la chose ne sera plus du tout possible. Il faut même avouer que, quand nous avons commencé cet ouvrage, nous doutions que ce folklore eût jamais existé à la baie Sainte-Marie. Nous nous sommes vite aperçu, toutefois, qu'afin de retrouver ces chansons il fallait s'adresser aux gens du peuple, à ceux qui ont le moins subi l'influence des gramophones, des radios et surtout des recueils de chansons qui nous parviennent d'autres parties du Canada français.

Qui sont donc ces personnes qui peuvent encore chanter ces vieilles chansons françaises? D'abord, il faut bien dire qu'elles se font assez rares. Après une enquête très soignée, nous n'avons pu repérer que quelque cinq ou six personnes que l'on puisse considérer comme sources vraiment valables de chansons acadiennes. De façon générale, ces chansons ne se chantent donc plus à la baie Sainte-Marie. Combien

de fois avons nous entendu la même réponse quand nous nous sommes informé à ce sujet: « Si tel ou tel vieux était encore vivant . . . » ou encore « Ma grand-mère en chantait plusieurs, mais moi, je ne les connais pas. » Heureusement, il existe encore quelques vieux qui connaissent ces chansons et voici où nous les avons trouvés.

M. G. . . C. . ., un octogénaire du village de Comeauville, jouit encore de toutes ses facultés et il possède un répertoire presque inépuisable. Camionneur de profession pendant presque toute sa vie, il s'est toujours amusé à chanter en conduisant sa voiture et voilà probablement pourquoi et les mots et les mélodies sont demeurés si fidèlement dans sa mémoire. Il possède encore à son âge une belle voix sonore, et, ce qui est encore mieux du point de vue de folkloriste, il n'éprouve aucune gêne quand on lui demande de chanter. Son répertoire se chiffre à plus d'une centaine de chansons.

M. E. . . D. . ., un vieux pêcheur du Cap Sainte-Marie, a appris de mémoire au cours de sa jeunesse plusieurs chansons qui se faisaient entendre autrefois dans les veillées. Heureusement, une grande partie de son répertoire a été enregistrée alors qu'il était encore capable de le transmettre.

M. A. . . G. . ., de l'Anse-des-Belliveau nous a chanté de mémoire la longue « Chanson du Juif-Errant » et il a terminé ce triste récit en pleurant comme un enfant. Il est âgé de 87 ans et fut pendant toute sa vie constructeur de bateaux.

M. W. . . D. . ., de la paroisse de Saint-Alphonse, présente un cas assez particulier en ce qu'il a souvent composé lui-même ses propres chansons. Il connaît aussi plusieurs anciennes mélodies de « musique de bouche », qui servaient autrefois à accompagner la danse dans les veillées.

M. V. . . S. . ., du Petit-Ruisseau, a fait la pêche pendant de longues années. On raconte que souvent, quand il faisait bien calme, on l'entendait du large, chantant à tue-tête pendant qu'il travaillait. Les chansons qu'il connaît

datent de plusieurs générations, car il les a apprises de sa vieille mère qui est morte à l'âge de plus de cent ans.

M. A. . . M. . . , de la Station de Saulnierville, est assez unique parmi ces chanteurs en ce qu'il connaît et aime beaucoup la musique moderne. Son chanteur favori, par exemple, est Mario Lanza. Il possède un répertoire assez peu étendu mais très intéressant. Père d'une nombreuse famille, il a transmis à ses enfants son amour de la musique. Nous avons constaté, toutefois, que ceux-ci sont surtout amateurs de la musique populaire américaine et ignorent presque complètement le répertoire de vieilles chansons acadiennes de leur père. Ceci illustre bien le fait que, pour la génération actuelle, le riche trésor de chansons de folklore qui existait autrefois à la baie Sainte-Marie est à peu près complètement disparu.

Comme nous avons pu le constater par ce bref aperçu des quelques chanteurs que nous avons trouvés, ce n'est que presque accidentellement que ces chansons ont été transmises jusqu'à nos jours. Si le nombre de ces chanteurs que nous avons trouvés est restreint, par contre leur répertoire est assez étendu. Le Musée National, sous la direction de Mlle le docteur Carmen Roy, a enregistré sur rubans magnétiques quelques centaines de ces vieilles chansons de la baie Sainte-Marie. Ces enregistrements reposent actuellement au Musée National d'Ottawa et nous sommes donc assurés que désormais ce trésor n'est plus en danger de se perdre. Un travail important reste toutefois à accomplir. C'est celui de transcrire les mots et les mélodies de ces chansons. Le peu de connaissances musicales que nous possédions ne nous permettent pas d'entreprendre ce travail, mais il est à souhaiter que des personnes plus qualifiées que nous puissent publier un jour un recueil de ces chansons. Notre étude sur le chant folklorique à la baie Sainte-Marie devra donc demeurer très incomplète et nous devons nous contenter ici de faire quelques constatations générales sur son origine et son contenu.

Un nombre surprenant de ces chansons furent apportées de France et se sont transmises de façon orale jusqu'à nos

jours. Ce fait est assez facile à établir pour les quelques chansons qui appartiennent au fond commun de folklore de tous les peuples d'origine française. Citons un exemple connu de tous: le fameux « *Malbrouck s'en va t'en guerre* » qui raille à la gauloise les tristes aventures du Duc de Marlborough. La connaissance intime de l'histoire et la géographie de la France que l'on retrouve dans les mots de certaines chansons indiquent aussi qu'elles proviennent de la mère-patrie. Citons parmi ce nombre « *Je me suis appareillé pour aller me promener dans les îles de la France* ».

D'autres chansons que nous avons retrouvées à la baie Sainte-Marie semblent dater de la période de 1604 à 1755, alors que les Acadiens habitaient la région de Port-Royal et du Bassin des Mines. On chantait autrefois, par exemple, une chanson qui traite de la prise de Louisbourg. Le contenu de plusieurs autres, telles que « *Dans la Cadie il y a six cents Ca'iennes* », permet de les situer dans cette période historique de 1604 à 1755.

Parmi les plus intéressantes sont des chansons qui ne remontent qu'à une date plutôt récente, qui ont été composées même depuis que les Acadiens revenant d'exil se sont fixés à la baie Sainte-Marie. Citons deux exemples afin d'illustrer comment un événement assez extraordinaire peut porter les gens à créer une chanson qui passe ensuite à l'état de folklore.

Le crime est assez rare à la baie Sainte-Marie et le meurtre y est presque inconnu. Or, il arriva autrefois qu'un homme de Grosses-Coques tua son voisin à coups de couteau. Un troubadour inconnu composa une chanson décrivant ce triste meurtre. Elle semble être passée à l'état de folklore mais elle est disparue de nos jours.

Tout récemment M. W. . . D. . . composa une chanson décrivant la pêche aux thons, sport qui s'est développé au cours des dernières années et qui a acquis au Cap Sainte-Marie une certaine renommée. Malheureusement, le temps où le peuple s'amusait à chanter des chansons qu'il compo-

sait lui-même est passé. M. D... est un anachronisme, et sa chanson disparaîtra quand lui-même ne la chantera plus.

Où donc en sommes-nous à cette date en ce qui concerne la chanson de folklore à la baie Saint-Marie? D'abord, il faut bien le dire, les gens du peuple, à part les quelques rares exceptions que nous avons signalées, ne la connaissent plus. Dans certains villages, tels que la Station de Meteghan et Saint-Alphonse, on chante encore beaucoup, mais on est surtout amateur de la musique « cowboy » ou, plus récemment, du « rock and roll ». Dans certains milieux, surtout dans les écoles, la musique de folklore est encore à l'honneur, mais l'on puise surtout dans le folklore canadien-français de la province de Québec. Les Cahiers de la Bonne Chanson jouissent d'une grande popularité, et cela est fort louable, mais pourquoi cherchons-nous ailleurs quand nous avons chez-nous un trésor d'une aussi grande valeur? Pourquoi, par exemple, à l'occasion des fêtes qui marquèrent en 1955 le bicentenaire du Grand Dérangement, fit-on circuler dans les écoles et les familles des disques et des feuilles polycopiées sur lesquels on ne retrouvait que des chansons tirées d'un folklore étranger au nôtre? La réponse en est évidente. Le folklore de la province de Québec a été recueilli et placé à notre disposition. Il est à souhaiter que le nôtre le soit dans un avenir des plus rapprochés. Le premier pas a été fait; les chansons que l'on peut retrouver encore de nos jours sont en sûreté au Musée National. La publication de recueils de ces chansons trouverait certainement un accueil favorable à la baie Sainte-Marie.

Qu'il nous soit permis de conclure en racontant un incident qui illustre bien ce que nous venons de dire. Au cours de l'hiver dernier, on nous invita à présenter quelques conférences traitant de la musique de chorale aux membres du Foyer-École de la paroisse de Meteghan. Nous avons voulu faire apprendre une vieille chanson de la baie Sainte-Marie, intitulée « À Saulnierville ». Celle-ci raconte de façon plaisante la construction d'un navire dont la voile, par exemple, fut « la chemise d'un gros marchand ». Nous n'avons jamais vu des gens si intéressés à apprendre une

chanson. Le lendemain soir, nous chantâmes de nouveau cette chanson, et voici qu'une dame d'un certain âge, qui avait été absente le premier soir, se mit à pleurer à chaudes larmes, si bien que nous dûmes interrompre notre chant. Elle s'excusa en disant que c'était la chanson favorite de sa grand-mère, qu'elle ne l'avait pas entendue depuis de nombreuses années, et qu'elle avait été si surprise et émue qu'elle n'avait pu retenir ses larmes. Au cours de la discussion animée qui suivit, on fut unanime à dire que, quand nous avons laissé disparaître notre folklore chanté, nous avons perdu là un grand trésor. Les vieilles chansons acadiennes seraient encore capables de reconquérir leur place d'honneur dans le coeur des gens, et c'est sur cette note d'espoir que nous terminerons ce chapitre.

#### CHAPITRE IV

#### LE CONTE

Le conte populaire est susceptible de division en trois catégories, c'est-à-dire le mythe, la légende et le conte proprement dit. Le mythe cherche à expliquer l'origine des phénomènes de la nature, des civilisations ou encore des coutumes sociales ou religieuses. La légende tire son origine d'un événement historique, mais elle est plutôt de l'histoire contaminée par le mythe. Le conte proprement dit ne cherche ni à expliquer ni à instruire. Il n'a qu'un seul but, celui de divertir et le conteur lui-même et ceux qui l'écoutent. L'importance du conte dans la littérature orale est donc évidente. C'est dans le conte que nous retrouvons, plus que nulle part ailleurs dans le folklore, cet agencement de faits, cet effort afin de plaire, cette description de personnages et d'événements, ce souci du style, en somme toutes ces qualités qui ensemble font qu'une oeuvre puisse être considérée comme littéraire.

La plupart des contes remontent à une date très lointaine. Le style, le choix des détails et le nom des personnages varient avec le siècle, le pays et le conteur, mais le fond

lui-même a une permanence qui sait dépasser les frontières et franchir les siècles. Il existe un folklore international dans lequel ont puisé tous les peuples d'origine européenne. Certains savants prétendent même que ce sont les Indes qui ont fourni à l'Europe la plupart des contes que nous y retrouvons. Diverses hypothèses offrent d'autres solutions, mais un fait incontestable se dégage de toute étude sérieuse du conte: on ne peut expliquer comme simple coïncidence la disposition identique des faits qui saute aux yeux quand nous comparons les contes de divers peuples européens.

C'est au savant norvégien Aarné que revient le crédit d'avoir le premier créé un catalogue international du conte. Dans ce catalogue, chaque thème de conte est résumé et porte un numéro. Ce travail de Aarné fut ensuite complété par le folkloriste américain Stith Thompson. En étudiant le catalogue Aarné-Thompson, il est donc possible de replacer les contes recueillis à la baie Sainte-Marie dans le bréviaire commun des contes d'origine européenne.

Les contes qui portent à la baie Sainte-Marie le nom assez rabelaisien de « Histoires de Mange-Pet » illustrent bien ce que nous venons de dire. Ce Mange-Pet est un petit bonhomme espiègle qui joue toujours des mauvais tours et qui réussit toujours à se tirer d'affaire sans subir les conséquences de ses méfaits. Or, ce personnage, c'est celui qui porte dans le catalogue Aarné-Thompson le numéro 1535. D'après Carmen Roy (Littérature Orale en Gaspésie, page 230) ce petit passé maître en l'art de truquage est connu presque universellement. « D'après Stith Thompson, Le riche et le pauvre paysan a été dit en Europe depuis l'apparition du poème latin Unibos, au Xe siècle; il est rare qu'il ne fasse pas partie des collections des chercheurs de l'Europe et de l'Asie; il compte aussi parmi les contes les plus populaires de l'Irlande, de l'Islande, de la Finlande, de la Russie et des Indes. Il est non seulement connu sur les côtes de l'Afrique du Nord, mais aussi dans le centre et le sud de l'Afrique. Dans l'hémisphère ouest, il a été signalé du Groenland au Pérou. Il apparaît dans la tradition française, au Missouri, en Louisiane, au Canada, de même que

dans la tradition anglaise de la Virginie, dans la tradition espagnole de Porto-Rico et du Pérou, dans la tradition portugaise du Brésil et du Massachusetts, et chez les nègres de la Jamaïque et des îles Bahama. Nous avons étudié la version danoise d'Anderson, Petit Claude; la version de l'Auvergne de Sébillot, Corno Cou; les six versions de Cosquin et The Little Peasant de Grimm. »

Nous allons donner ici deux de ces contes, qui portent dans le catalogue Aarné-Thompson le titre général « Le riche et le pauvre paysan », mais que l'on appelle communément à la baie Sainte-Marie « Histoires de Mange-Pet ».

« Mange-Pet avait fait une bassesse et des hommes venaient pour le prendre. Sa mère lui dit: « Comment vas-tu te débarrasser d'eux? » Il dit: « Prête-moi le pot de soupe qui est sur le feu. » Il va dehors et il commence à fouetter le pot à tours de bras avec un grand fouet. Les hommes arrivent et lui demandent ce qu'il fait. Il répond que c'est un pot magique, qu'on n'a qu'à mettre les légumes dedans et le fouetter ainsi et qu'il fait de la soupe. Il ouvre le pot et les hommes voient la bonne soupe que sa mère avait faite. Finalement, Mange-Pet leur vend le pot pour une grosse somme d'argent et les hommes s'en vont contents. Les hommes vont à quelque distance et ils ont faim. Ils commencent à fouetter le pot mais au premier coup il vole en morceaux. »

« Mange-Pet avait encore fait une bassesse et des hommes venaient pour le prendre. Sa mère lui dit: « Comment vas-tu te débarrasser d'eux? » Il dit: « Prête-moi ta bourse. » Il prend la bourse, s'en va dehors et place des vieux sous sous la queue du cheval et les sous tombent par terre. Les hommes lui demandent ce qu'il fait. Il répond que c'est un cheval magique qui peut faire de l'argent. Les hommes lui donnent une grosse somme d'argent pour le cheval et ils s'en vont contents. À quelque distance de là, les hommes tirent sur la queue du cheval afin d'avoir de l'argent, mais nous vous laissons à deviner ce qu'ils reçoivent de la part du cheval. »

Les deux contes qui précèdent se classent dans la catégorie des contes facétieux et anecdotiques. Il existe à côté de ceux-ci toute la catégorie des contes merveilleux, tels ceux qui ont été rendus si populaires par Hans Christian Anderson et les frères Grimm. Parmi ceux-ci, nous retrouvons souvent le thème général du héros qui reçoit comme récompense la fille du roi en mariage. Voici un de ces contes que nous avons recueilli à la baie Sainte-Marie.

### Les pommes d'or

Une fois un roi avait un pommier avec des pommes d'or. Il avait aussi une jeune fille. Chaque soir quelqu'un volait une de ses pommes d'or. Trois frères demandèrent la fille du roi en mariage et il dit qu'il la donnerait à celui qui attraperait le voleur.

Le plus vieux des trois frères s'en fut le premier veiller au pied de l'arbre avec son fusil. Mais il s'endormit et se réveilla au son d'une cloche. Il y avait une pomme d'or de moins sur l'arbre.

La même chose arriva pour le deuxième des trois frères.

Le plus jeune des trois frères resta éveillé et il vit une sorcière sous la forme d'un grand oiseau qui volait une pomme. Il la blessa avec son fusil mais elle s'enfuit en boitant. Il la suivit mais il tomba avec elle dans un grand trou. Au fond du trou, il trouva toutes les pommes du roi. Il les mit dans un sac et il dit à la sorcière: « Mène-moi en haut ou je te tue. » La sorcière lui donna un morceau de viande et lui dit: « Embarque sur mon échine. Chaque fois que je ferai « glug-glug » tu me mettras un morceau de viande dans le bec et je te monterai en haut. » La viande fraîche manqua à mi-chemin mais le jeune garçon s'en coupa un morceau de sur la fesse et ce morceau le rendit en haut. Alors il prit son fusil, tua la sorcière, remit les pommes au roi et le roi lui donna la main de sa fille en mariage.

\* \* \*

L'histoire du pauvre qui reçoit d'une sorcière des objets magiques et les aventures qui en découlent font l'objet de mille variantes dans la littérature orale des peuples européens. Voici un vieux conte de la baie Sainte-Marie dans lequel nous retrouvons ce thème.

### La Sorcière et les deux frères jumeaux

Il y avait une fois un pauvre bûcheron qui vivait dans la forêt. Un jour il décida de sortir à la côte se chercher du poisson. Pendant qu'il s'en revenait, une vieille sorcière l'arrêta et lui dit: « Qu'est-ce que tu as dans ton sac? » Il répondit qu'il avait du poisson. La vieille sorcière lui dit: « Quand tu arriveras chez-vous, tu mettras un morceau de poisson sous le seuil de la porte, tu en donneras un morceau à ta jument, un à ta chienne, et toi et ta femme vous mangerez le reste. »

Un an après, la femme donna naissance à des jumeaux. Le bûcheron s'en fut voir à la grange. La jument avait aussi deux petits chevaux et la chienne deux petits chiens. Il regarda sous le seuil de la porte et il y vit deux épées.

Le temps passe et les jumeaux grandissent. Un jour l'un d'eux dit à ses parents: « Je ne suis pas content ici. J'aimerais aller au loin voir ce qu'il y a. Ici je ne vois que de la forêt. » Il dit à son frère jumeau: « Quand j'aurai été parti un an, si tu n'as pas reçu de mes nouvelles, tu viendras à ma recherche. »

Ainsi dit, il partit avec un cheval qui était né comme lui, un chien et une des épées.

Une année passe. Pas de nouvelles. Son frère part à sa recherche avec cheval, chien et épée. Après avoir parcouru bien des villes et des villages, il arriva à la lisière d'une forêt. Là, il trouva une sorte de cabane et en avant de cette cabane plusieurs chevaux étaient amarrés. Il reconnut le cheval jumeau du sien, et à côté le chien qui gémissait.

Il frappa à la porte et une vieille sorcière lui ouvrit. « Bonjour, mon garçon, entre donc et viens prendre un

petit coup avec moi pour te réchauffer. » « Non merci, je ne veux pas de tes petits coups; je cherche mon frère. » « Il n'est pas ici. » « Oui, il y est. J'ai reconnu son cheval et son chien en avant de la cabane. » Elle lui montra partout dans la cabane, mais il y avait une porte avec un gros cadenas. Il lui dit « Ouvre la porte. » « Je ne peux pas, je n'ai pas de clé. » « Trouve la clé. » « Je ne l'ai pas. » Il sortit son épée et la lui passa sur le cou. « Ouvre cette porte. » Elle prit une clé dans la poche de son tablier et débarra la porte.

Là, couchés dans la place, il y avait plusieurs beaux garçons richement habillés qui dormaient. Parmi la bande, il reconnut son frère. Il dit: « Réveille mon frère. » « Je ne peux pas. » Il prit encore son épée et la lui frotta sévèrement sur le cou en disant: « Réveille-le. » Elle prit une petite fiole qu'elle avait dans la poche de son tablier, la lui passa sous le nez et il se réveilla. Il la fit ensuite réveiller les autres.

La vieille sorcière les ensorcelait et volait ce qu'ils avaient. Avant de partir, ils fouillèrent et retrouvèrent leur or.

Les deux frères retournèrent chez eux ainsi que les autres jeunes gens et furent très contents de revoir leurs parents.

Il arrive assez souvent qu'un conte subisse de telles transformations qu'il est presque impossible de le reconnaître. Nous avons recueilli ici à la baie Sainte-Marie un bel exemple de ce phénomène. L'histoire qui suit est sans doute inspirée d'un conte des Mille et une Nuits. Celui-ci raconte en effet comment une servante tue des voleurs en versant sur eux de l'huile bouillante alors qu'ils se sont cachés dans des cruches. Ici dans le folklore de la région l'eau a remplacé l'huile, et les événements qui conduisent à cet incident diffèrent complètement de ceux que nous retrouvons dans le conte arabe, mais le dénouement à peu près identique prouve que ce vieux conte de la baie Sainte-Marie n'est qu'une déformation de celui qui est parti du

monde oriental et qui a pénétré dans le folklore d'à peu près tous les peuples européens.

### **Le voleur et les crêpes**

Un homme et une femme étaient allés se promener et avaient laissé leur fille seule à la maison. Elle fut chercher la voisine pour lui tenir compagnie et elles se firent un régal de crêpes. Elle mirent les crêpes à refroidir à terre près d'un lit, mais elles s'aperçurent que le nombre de crêpes baissait rapidement. La voisine vit une main qui sortait de sous le lit et prenait une crêpe. Effrayée, elle s'enfuit chez elle. Le voleur sort de sous le lit et s'en va chercher ses compagnons. Quand il revient avec ses compagnons, la jeune fille a barré la porte. Il introduit sa main sous la porte afin de l'ouvrir mais la jeune fille prend une hache, lui coupe les doigts et il doit s'enfuir.

Plusieurs années plus tard le voleur revient pour se venger et demande à la jeune fille pour coucher. Elle le reconnaît car il porte un gant à la main et il a les doigts coupés. Ses compagnons sont cachés dans des cruches qu'il apporte avec lui. Mais la jeune fille fait bouillir de l'eau, la vide dans les cruches et tue ainsi les voleurs.

\* \* \*

Le diable joue un rôle très important dans le folklore de tous les peuples. Il n'est donc pas étonnant que nous le retrouvions dans le conte. Deux détails constants se retrouvent dans à peu près tous ces contes: un homme loue les services du diable sans réaliser ce qu'il fait et l'on reconnaît la vraie nature de ce serviteur en s'apercevant qu'une partie de son corps n'est pas celle d'un être humain.

### **Le diable et le pêcheur**

Un homme voulait aller à la pêche, mais il ne pouvait pas trouver un valet pour lui aider. Il dit alors sans penser: « J'engagerais le diable lui-même s'il voulait venir à la

pêche avec moi. » Aussitôt un beau jeune homme se présenta et s'offrit pour l'accompagner. Le pêcheur, son jeune fils et le beau jeune homme s'en furent au large et firent une pêche merveilleuse.

Il faisait très froid et le jeune homme dévala dans la cale pour se réchauffer les pieds au poêle. Le jeune enfant le suivit. Il enleva ses souliers et l'enfant vit qu'il avait des griffes où il aurait dû avoir des ongles. L'enfant raconta ceci avec empressement à son père qui se souvint avec frayeur de ce qu'il avait dit sur le quai.

Il rentra aussitôt au port et s'en fut demander au curé ce qu'il devait faire du poisson. Le curé lui dit qu'il devait le partager en deux et en faire une part égale au diable. Mais il l'avertit : « Si tu donnes ta part au diable, il t'emportera avec lui. » Le pêcheur suivit les avis du curé et le diable, fort désappointé, lui dit : « Garde tout » et il disparut aussitôt.

\* \* \*

Qu'il nous soit permis enfin de citer deux petits contes anecdotiques de la région qui nous ont beaucoup intéressés.

### L'Histoire des pous

Une mère soignait ses enfants quand elle vit un voleur sous le lit. Comment avertir les voisins ? Elle demanda au voleur si elle pouvait raconter une histoire à ses enfants qui avaient très peur. Voici ce qu'elle raconta.

« Quand j'étais petite et que ma mère me peignait et que j'avais des pous, elle me faisait si mal que je criais de toutes mes forces : « Que tout le monde vienne à mon secours ! Que tout le monde vienne à mon secours ! »

Les voisins entendirent la mère qui criait : « Que tout le monde vienne à mon secours ! » Ils accoururent, prirent le voleur et le tuèrent.

### Pourquoi les Juifs ne mangent pas de cochon

Les Juifs virent Notre-Seigneur venir. Pour se moquer de Lui, un des Juifs se cacha sous une cuve. Ils demandèrent à Notre-Seigneur de deviner ce qu'il y avait sous la cuve. Il répondit que c'était un cochon. Grands éclats de rire de la part des Juifs, mais quand ils levèrent la cuve ils trouvèrent en effet un cochon qui s'en fut aussitôt rejoindre les autres porceaux. Et c'est pourquoi jusqu'à ce jour les Juifs ne mangent point de viande de cochon.

\* \* \*

Plusieurs autres vieux contes français ont été enregistrés sur rubans magnétiques à la baie Sainte-Marie et déposés au Musée National. Les quelques-uns que nous avons cités suffisent toutefois à établir les points suivants :

1° Le conte que l'on retrouve à la baie Sainte-Marie fait partie du répertoire international. Les contes-types universels, apportés de l'Europe, ont été transmis jusqu'à nos jours.

2° Ces contes-types ont subi les modifications auxquelles on doit s'attendre, étant donné que c'est la transmission orale qui a assuré leur survie.

3° Comme partout ailleurs, c'est l'élément merveilleux qui forme le fond de scène en avant duquel se déroulent les événements racontés.

Nous pouvons donc encore trouver à la baie Sainte-Marie plusieurs vieux contes français. Il faut avouer, toutefois, que, pour la génération actuelle, leur popularité a de beaucoup diminué. Ils ont dû céder le pas devant les moyens modernes de divertissement. On en raconte encore afin d'amuser les enfants, mais, dans la plupart des cas, ce sont des contes étrangers à notre folklore, qui ont pénétré chez nous surtout par l'entremise des recueils de contes pour enfants. On pourrait même dire qu'il se crée lentement une nouvelle littérature orale du conte. Ce sont maintenant le

Petit Chaperon Rouge, les Trois Petits Cochons, Blanche-Neige et Cendrillon qui sont à l'honneur et qui ont remplacé les personnages de nos vieux contes français.

## CHAPITRE V

### LUTINS, FEUX FOLLETS, CHASSE-GALERIE

Les peuples primitifs, ignorant les vraies causes des phénomènes qu'ils observaient, ont peuplé la nature d'êtres invisibles, parfois bienfaisants, le plus souvent malfaisants. La France du Moyen Âge a eu ses lutins, ses feux follets et sa chasse-galerie, et nous retrouvons ceux-ci partout où ont pénétré les peuples d'origine française. Presque toutes les personnes d'un certain âge en ont entendu parler et il est assez facile de retrouver des personnes qui y croient encore fermement. Voyons donc ce que raconte la littérature orale de la baie Sainte-Marie à propos de ces êtres imaginaires, qui étaient pourtant si réels dans l'esprit de nos ancêtres.

#### Les lutins

Les lutins étaient de petits êtres invisibles qui pénétraient dans les « granges » la nuit et tressaient le crin et la queue des chevaux. Ce crin était tressé « à trois » exactement comme on tresse les cheveux des enfants. Pourquoi les lutins faisaient-ils cela ? Il semble que c'était afin de pouvoir mieux se maintenir sur le dos des chevaux, car on trouvait ceux-ci en « nage d'eau » le matin ; les lutins étaient montés sur leur dos et les avaient fait conrir dans les champs pendant toute la nuit.

Les lutins faisaient surtout leur travail dans les granges au bois où on logeait les chevaux au cours de l'hiver pendant que l'on faisait la coupe du bois. Ils habitaient probablement sous le plancher de « l'étable ». Il ne fallait pas défaire ces tresses car alors le lutin se mettait en colère et les tressait de nouveau.

Personne ne semble jamais avoir vu ces petits hommes. Les plus courageux allaient parfois voir dans les granges

quand ils entendaient les chevaux danser et trépigner au cours de la nuit, mais ils ne voyaient jamais rien, même à la lumière d'un fanal.

Il pouvait se faire que les lutins entrent dans une maison et établissent leur demeure dans les jupes d'une femme. C'est ainsi qu'une femme qui allait en visite devait secouer ses jupes afin d'empêcher les lutins d'y monter.

D'après Carmen Roy (Littérature orale en Gaspésie) on pouvait défendre les chevaux contre ces lutins en versant des grains par terre près de la porte de « l'étable ». Le lutin, avant tout un homme d'ordre, passait toute la nuit à ramasser les grains et n'avait pas le temps de s'occuper des chevaux. À la baie Sainte-Marie, on ne connaissait aucun moyen de se défendre contre eux. On raconte, par exemple, que les chevaux du vieux Philomon Gaudet de la Station de Meteghan avaient toujours couru toute la nuit et étaient si fatigués le matin qu'ils ne pouvaient travailler avant le midi. Philomon se décida d'y mettre fin. Il acheta une forte chaîne et un cadenas et il lia les chevaux à leur crèche. Ce fut en vain, car le lendemain matin la chaîne et le cadenas étaient par terre et les chevaux épuisés avaient encore le crin tressé.

Nous avons interrogé plusieurs personnes qui ont vu autrefois du travail de lutins. Voici un témoignage que nous avons recueilli au Petit-Ruisseau. « J'ai vu du travail de lutins de mes propres yeux sur deux chevaux quand j'étais jeune et je vous assure que personne dans l'univers ne peut tresser comme ça. C'était chez Philippe d'Entremont et chez Charles Blinn à Saint-Bernard, il y a à peu près 50 ans de cela. Un des chevaux, c'était une grosse cavale noire. Les chevaux avaient le crin tressé le matin et étaient « tout en écume ». Il n'y a personne qui peut me faire croire autrement parce que j'ai vu cela de mes propres yeux. Je n'ai pas entendu parler de travail de lutins depuis ce temps-là. »

Il ressort de nos enquêtes que la croyance aux lutins fut autrefois presque universelle à la baie Sainte-Marie. Nous avons pu retrouver encore de nos jours plusieurs personnes

qui croient fermement qu'il devait en exister autrefois. La plupart de nos informateurs, toutefois, expliquent le crin tressé par des causes naturelles, disant par exemple que celui-ci s'entremêlait quand le cheval se frottait contre le bois de l'étable.

### Les feux follets

Les feux follets sont des esprits mauvais qui apparaissent sous la forme de lumières ou de boules de feu, surtout près des marais ou des cimetières. Il ne faut pas s'aventurer à les poursuivre, car alors ils entraînent dans les mares d'eau et les margouillis. Le feu follet est alors tout à la joie, et il fait le tour en riant et en se moquant du pauvre infortuné qui est en danger de se noyer.

Il ne faut pas non plus siffler quand on voit un feu follet, car cela le met en colère et on devra en subir les conséquences. Un vieux m'a raconté que son père avait sifflé ainsi et que le feu follet l'avait poursuivi jusqu'à chez lui. C'était une grosse boule de feu qui semblait éclater de rire.

Un feu follet n'aime pas qu'on lui lance des pierres, et, si on est assez téméraire pour tenter l'aventure, on court le risque de recevoir de nouveau cette pierre au visage. Un vieux du Cap-Sainte-Marie, qui était certes assez courageux, s'est amusé toute une veillée autrefois à lancer un petit caillou à un feu follet, et à chaque fois celui-ci le lui lançait de nouveau.

On voyait autrefois des feux follets assez souvent dans des cordages de bâtiments. Un vieillard de Saint-Alphonse, qui a beaucoup navigué au cours de sa jeunesse, nous a raconté qu'il en avait vu un de très près alors qu'il était monté un soir dans un mât afin de réparer une voile.

Il y a un moyen, toutefois, de se défendre contre un feu follet. Il suffit de piquer dans un poteau de clôture un canif à demi ouvert. Alors le feu follet vient et s'amuse autour de ce canif. Si on a le malheur, toutefois, d'ouvrir

complètement ce canif, alors le feu follet le prend et le lance dans la direction de sa victime.

Les feux follets peuvent sans doute être expliqués au moyen de causes naturelles. Il est facile de nos jours de parler de gaz de marais, d'électricité statique, etc. N'empêche que, pour nos ancêtres, ces lumières mystérieuses devaient être des esprits malfaisants. Si on ne parle guère de feux follets de nos jours, il est facile de comprendre comment la science est venue démentir ces vieilles superstitions et a amené la disparition de ces êtres surnaturels dont nos ancêtres avaient peuplé la nature.

### La chasse-galerie

La chasse-galerie, c'est-à-dire le passage des âmes que le diable poursuit à travers le ciel, n'est guère connue à la baie Sainte-Marie. On connaît le nom, on dit même qu'elle est passée autrefois dans le chemin qui mène de Ohio à Weymouth et qu'elle passe surtout le soir du Mardi Gras, mais il n'y a qu'une personne qui a été capable de nous dire vaguement que c'était « une bande de personnes qui passaient en l'air. »

## CHAPITRE VI

### LE DIABLE

Le diable a joué un rôle prépondérant dans la littérature orale de tous les peuples chrétiens. Pour nos ancêtres, la présence de Satan dans le monde était bien réelle. La crainte inspirée ainsi aurait pu, sans doute, être très salutaire, mais, le plus souvent, c'était la superstition qui l'emportait et il est donc assez difficile d'attacher foi à la plupart des récits de ces apparitions. Il est intéressant de se demander, toutefois, si à travers ce tissu de superstitions il se peut qu'il existe un fond de vérité. En d'autres mots, le diable est-il vraiment apparu à la baie Sainte-Marie? Nous avons recueilli plusieurs histoires à ce sujet et nous citons ici quelques-unes des plus frappantes, sans vouloir tenter de porter aucun jugement sur la question.

Un homme de la paroisse de Concessions vendait de la boisson alcoolique. Sa femme lui dit un jour: « J'aimerais que le diable vienne et qu'il casse toutes les bouteilles. » Comme de fait, on entendit dans la nuit un vacarme épouvantable à la cave. Le lendemain, quand on y fut voir, toutes les bouteilles de boisson étaient cassées. Inutile de dire que le vendeur de boisson cessa aussitôt son trafic illégal.

On nous a raconté à la Rivière-aux-Saumons qu'il y avait autrefois dans la paroisse un homme qui se moquait de la religion. Chaque soir, il s'en allait veiller chez les voisins jusqu'à ce qu'on se prépare à réciter le chapelet. Alors il faisait aussitôt ses excuses et s'en allait. Par un beau soir d'hiver, alors qu'il s'était ainsi enfui, il vit une belle brebis noire dans la neige près d'un petit ruisseau. Étant assez méchant de nature, il prit par terre un poteau de clôture et voulut la frapper, mais la brebis disparut au milieu d'un nuage de fumée. Rendu à quelque distance de là, il vit de nouveau cette même brebis et cette fois il se mit à lui lancer des pierres. À chaque fois qu'il la frappait, il voyait jaillir des étincelles. Finalement, il comprit qu'il avait affaire au diable et il s'enfuit à toute vitesse, en promettant de toujours par la suite assister au chapelet.

Une jeune fille assistait un soir à une danse, ce qui était alors défendu. Un beau jeune homme se présenta et lui demanda la permission de danser avec elle. Elle lui accorda volontiers cette permission mais voilà qu'en dansant elle s'aperçoit que l'étranger est sans souliers et qu'il a des « sotilles » où il devrait avoir des pieds. Le visiteur infernal, car c'était bien le diable, disparut aussitôt et la jeune fille comprit qu'elle ne devait plus fréquenter les danses.

Le diable apparaissait surtout le soir du Mardi Gras; ses lieux préférés semblaient alors être les coins de clôture et les carrefours des chemins. On raconte aussi que si on met un chat noir sous une cuve le soir du Mardi Gras, le diable vient aussitôt le prendre et l'emporte avec lui.

Nous avons cité plus haut quelques cas où le diable lui-même serait apparu. À côté de ces apparitions, il existe dans la littérature orale de la baie Sainte-Marie plusieurs récits de possession du démon. Nous allons raconter ici les trois cas les mieux connus. Nous n'emploierons pas toutefois le vrai nom de ces personnes, car la plupart de ces cas se sont produits assez récemment et le sujet est donc assez délicat pour plusieurs gens de la région.

Un homme de la paroisse de Meteghan avait vendu son âme au diable et en retour celui-ci lui avait donné des pouvoirs surnaturels. Voici quelques-uns des faits que l'on raconte à son endroit.

Cyriac, car c'est ainsi que nous le nommerons, aimait beaucoup les noces et la danse et il avait le pouvoir magique d'assister en même temps à plusieurs veillées. Ses moyens de transport étaient des plus singuliers. Les Acadiens des environs de Boston se réunissaient chaque vendredi soir pour ce qu'ils appelaient la « Danse des Français ». Cyriac était toujours de la partie. Il traversait la mer sur une écorce, une « croûte de billot », afin de s'y rendre. Une autre fois, il était sur un navire qui devait passer la nuit au large. Au cours de la veillée, il dit aux autres hommes: « Ça danse pourtant comme le diable à Meteghan ». Aussitôt un grand madrier apparut au bord du bateau. Cyriac y monta et s'en fut ainsi assister à la danse qu'il savait devoir avoir lieu ce soir-là.

Cyriac était un danseur infatigable. À chaque fois qu'il se sentait un peu épuisé, il n'avait qu'à dire: « Ça danse comme le diable », et alors le diable renouvelait ses forces.

Malheur à la jeune fille qui lui refusait la faveur de danser avec lui. Une jeune fille de la paroisse de la Rivière-aux-Saumons l'a appris à sa grande terreur. Il lui apparut sur la route le soir même pendant qu'elle entraît chez elle. Il s'était transformé en gros chien noir avec la gueule pleine de feu.

Un autre soir, au cours d'une danse, on lui demanda de « faire un truc ». Il ordonna à tous les hommes de se disposer

épaule à épaule autour de lui afin qu'il ne puisse s'échapper. Ils ne purent le retenir longtemps, car les lampes s'éteignirent mystérieusement pendant un instant et voilà au même instant Cyriac qui entre de dehors en disant: « Il nous faudra une meilleur chaîne que cela si nous voulons amarrer le diable ».

Cyriac aimait aussi beaucoup les boissons alcooliques et il était toujours facile pour lui de s'en procurer. Il n'avait qu'à dire: « J'ai soif comme le diable ». Il passait alors la main près de sa chaise et il avait sa bouteille.

Un soir, un groupe de jeunes gens s'en allaient à Saint-Bernard afin d'assister à une danse. Un beau cheval blanc passa en avant d'eux. Un des jeunes gens lui lança une pierre et le blessa à la patte. Quand ils arrivèrent à Saint-Bernard, Cyriac était là et dansait en boitant.

Finalement, le diable vint le chercher et il aurait sans doute réussi à l'amener si le curé ne s'était pas mis de la partie. Le Père se rendit à la vieille cabane près du quai de Meteghan où habitait Cyriac, mais il ne put entrer à cause de la fumée et des chaînes de feu qui entouraient la porte. Il revint à la charge muni de son eau bénite et de son étole et cette fois, avec l'aide de cinq hommes forts, il réussit à amener Cyriac jusqu'à l'église et à le traîner à la Sainte Table. Là, il vomit un lézard et le démon le laissa. Malheureusement, il y perdit aussi sa raison et ne la recouvra jamais complètement. Il mourut plusieurs années plus tard, à l'âge de près de quatre-vingts ans, et il ne cessa de répéter à tous ceux qui voulaient l'écouter les tristes aventures de sa jeunesse. Jamais il ne retourna à l'église et pour le mettre en colère on n'avait qu'à lui dire: « Ça boucane, Cyriac ».

Que croire de tout ceci? Il y a certainement un fond de vérité. Les témoignages que nous avons recueillis de la part de plusieurs personnes encore vivantes semblent prouver que l'on traîna Cyriac de force à l'église afin de l'exorciser. Était-il vraiment possédé du démon? Dieu seul le sait et il n'est pas de notre ressort de tenter de répondre à cette question. Nous en parlons ici, non pas afin d'établir

les faits historiques à son endroit, mais afin de montrer comment les histoires à propos de ce pauvre infortuné se sont répandues dans la tradition orale du milieu.

Un homme de la paroisse de Concessions, connu sous le sobriquet de John Petoque, possédait aussi des pouvoirs étranges et on croyait qu'en retour pour ces pouvoirs il avait vendu son âme au diable. Tout comme Cyriac, il avait le don de se transformer en animal et il pouvait accomplir mystérieusement de longs voyages. À diverses reprises, il se transforma en gros chien noir et s'amusa à effrayer les gens qui osaient s'aventurer près de sa demeure à la nuit tombante. Un jour, il se transforma en taureau afin de chasser un groupe de femmes qui cueillaient des bleuets près de chez lui. Il mourut sans se repentir et fut enterré loin du cimetière de la paroisse dans un lieu retiré en arrière du Lac des Lunettes.

Le fameux Cyriac dont nous parlions plus haut avait à la Rivière-aux-Saumons un ami que nous désignerons sous le nom de Gros Siffroid. Un jour Gros Siffroid voulait aller en promenade, mais il n'avait aucun moyen de transport. Cyriac lui indiqua un beau gros veau et lui dit : « Embarque sur ce veau et il te mènera où tu voudras aller ». « Mais n'oublie pas de dire : « Ça va comme le diable ». » Gros Siffroid monte sur le veau et celui-ci file à toute vitesse à travers les airs. En passant au-dessus d'un ruisseau, Gros Siffroid, émerveillé, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Ça c'est une saute pour un veau ! » Il avait négligé de dire : « Ça va comme le diable. » Le veau disparaît aussitôt et Gros Siffroid tombe à la rivière.

Quand il s'agissait de voyager à travers les airs, Gros Siffroid n'était certes pas expert, mais il apprit vite le tour de se transformer en animal, de « courir loup-garou », comme disaient les gens. On le vit plusieurs fois passer à la course sous la forme d'un beau cheval blanc. On raconte même qu'il offrait aux hommes du voisinage de les amener faire une promenade sur son dos, mais, bien entendu, on croyait toujours sage de refuser.

Tout comme son ami Cyriac, Siffroid aimait bien danser avec les jeunes filles. Un soir, il demanda à une jeune fille de l'accompagner chez elle après la danse, mais elle lui refusa de façon assez impolie. Elle eut vite regretté ses paroles, car le même soir, pendant qu'elle rentrait chez elle accompagnée d'une amie, elle vit un petit chien noir qui traversa le chemin à leurs pieds. À quelque distance de là, il traversa de nouveau devant eux, mais cette fois il était un peu plus gros. Il continua de passer et repasser, et à chaque fois il était un peu plus gros. Finalement le chien atteignit des proportions terrifiantes et la jeune fille s'évanouit. Gros Siffroid avait eu sa revanche.

Une femme du même village m'a raconté que Gros Siffroid avait menacé son père, disant qu'il lui ferait bien peur. Or voici que, par une belle journée d'hiver, le père de cette femme s'en va au bois avec une cruche de kérosène afin de faire brûler des vieilles branches. En arrivant au haut d'une petite colline, il aperçoit devant lui un crapaud de la grosseur d'une bouilloire. C'était le loup-garou. Vite comme un éclair, l'homme vida sur le crapaud le contenu de sa cruche et y mit le feu. Il est facile de comprendre que Gros Siffroid n'essaya plus par la suite de lui faire peur.

Comme nous pouvons le constater par l'étude des trois cas qui précèdent, les possédés du démon à la baie Sainte-Marie avaient en commun deux pouvoirs surnaturels: celui de voyager au loin et celui de se transformer en animal. Sans doute, les vieilles histoires de loups-garous apportées de la France eurent leur influence et alimentèrent les légendes qui se formèrent autour de ces personnages de la baie Sainte-Marie. Un détail que nous avons recueilli à propos de ces loups-garous illustre bien comment le fond commun du folklore a subi de nombreuses transformations en se transmettant jusqu'à nous. Partout ailleurs où l'on raconte des histoires de loup-garou, on dit que si l'on verse une goutte de sang de celui-ci, il reprend aussitôt sa forme humaine et perd à jamais son pouvoir surnaturel. Ici à la baie Sainte-Marie, on croyait autrefois que si l'on versait une goutte

de son sang, le loup-garou ne pouvait jamais reprendre sa forme humaine.

Nous avons recueilli encore plusieurs histoires d'apparitions du diable et de possession du démon, mais nous n'avons relevé au cours de ce chapitre que celles qui nous ont été racontées plusieurs fois au cours de nos enquêtes, c'est-à-dire celles qui sont réellement passées dans la tradition orale du milieu. En général, ces histoires nous ont été racontées par des informateurs qui les ont apprises de première main des personnes auxquelles ces aventures étaient arrivées. La plupart de ces informateurs sont d'un âge assez avancé et croient encore fermement à la vérité de ce qu'ils racontent. Il en ressort que nos ancêtres étaient bien plus conscients que nous le sommes de la présence de Satan dans le monde, et il est à se demander si l'incrédulité d'aujourd'hui est préférable aux superstitions d'autrefois.

## CHAPITRE VII

### LA MORT

La pensée de la mort est toujours présente à l'homme, et il n'est pas surprenant que celle-ci se retrouve souvent dans le folklore d'un peuple. Ce que nous avons surtout recueilli, ce n'est pas des histoires vagues de revenants qui ne semblent avoir d'autre but que de faire peur aux vivants. Les morts de la baie Sainte-Marie ne reviennent pas sans raison sur la terre. Certains désirent communiquer à leurs amis qui sont au loiu la nouvelle de leur mort; d'autres viennent demander aux vivants de payer les dettes qu'ils ont laissées en mourant, afin qu'ils puissent reposer en paix; et d'autres enfin viennent porter conseil ou réparer une injustice.

Voici premièrement quelques exemples de mourants qui sont venus avertir leurs parents ou leurs amis de leur décès.

Quand le Père Blanche arriva de France afin de fonder le Collège Sainte-Anne, il se lia d'une amitié très intime

avec le sacristain de la paroisse. De longues années plus tard, alors que le Père Blanche était depuis longtemps parti de la baie Sainte-Marie et était devenu évêque, le sacristain eut une étrange apparition. Mais laissons-le raconter lui-même ce qui est arrivé: « C'était vers les dix heures du soir. J'étais assis dans ma chambre à coucher, bien éveillé, quand le Père Blanche apparut au pied de mon lit. Il était tout habillé de blanc et se tenait debout au milieu d'un beau jardin de roses. Il me regarda pendant un instant, me salua de la main et s'éloigna lentement dans un petit sentier à travers les roses. Le lendemain, je racontai cette apparition à un Père du Collège et il me dit: « C'est bien étrange. Mgr Blanche est mort hier soir en France vers les dix heures. Nous venons de recevoir la nouvelle. »

Une vieille femme de Grosses-Coques nous a raconté l'histoire suivante: « Une de mes amies de Saulnierville allait en visite dans la vallée d'Annapolis. Avant de partir, elle s'en fut voir la vieille Leonice à Justin à Ré, qui était bien malade, et lui promit qu'elle reviendrait la visiter aussitôt qu'elle serait de retour. Or, une nuit pendant qu'elle était en visite elle entendit des bruits étranges et se leva convaincue de la mort de Leonice. À son retour on lui raconta que Leonice était morte en effet à l'heure exacte où elle avait entendu ces bruits. »

Un jeune garçon de l'Anse-des-Belliveau fut autrefois perdu en mer. La même nuit, sa mère reçut en songe la nouvelle de cette mort. On tâcha de la rassurer, mais elle demeura inconsolable jusqu'à ce que, après de longs mois d'attente, le navire revienne au port. Les matelots lui communiquèrent aussitôt la triste nouvelle que son fils s'était noyé en mer le soir même où elle avait eu son songe.

L'Acadien est par nature d'une honnêteté scrupuleuse et pour lui une dette est un engagement sacré. On ne doit donc pas être surpris du fait que ceux qui meurent en dette ne peuvent dormir en paix. Souvent même ils reviennent sur la terre afin de demander à leurs proches de payer ces dettes. Nous avons rencontré plusieurs récits à ce sujet et nous citons ici ceux qui nous ont le plus frappé.

Un forgeron de la Rivière-aux-Saumons vit un jour une ombre étrange sur le mur de sa forge. Il y reconnut la forme d'un homme de Mavillette qui était mort quelques mois auparavant. À plusieurs reprises cette ombre lui apparut. Enfin, les fils du défunt vinrent payer au forgeron une dette que leur père avait encourue. Le forgeron comprit aussitôt pourquoi l'ombre lui était apparue, et il ne la revit plus par la suite.

Une femme de la Station de Meteghan alla en visite à Saulnierville et y acheta des graines de choux pour la valeur de cinq sous. Elle n'avait pas d'argent ce jour-là et elle promit de revenir sous peu s'acquitter de cette dette. En retournant chez-elle, elle entra chez sa soeur et lui raconta la chose. Quelques jours après, elle mourut subitement sans avoir eu le temps de payer les cinq sous. Peu de temps après, sa soeur commença à entendre dans sa cuisine un bruit étrange. C'était comme si quelqu'un laissait tomber des graines une à une sur le plancher. Le bruit commençait eu avant du poêle et les graines semblaient rouler jusqu'à ses pieds. Ce phénomène étrange se produisit bien des fois avant que la femme comprenne le message que voulait lui communiquer sa soeur. Enfin, elle se rappela l'histoire des graines de choux, elle s'en fut à Saulnierville payer les cinq sous et les bruits cessèrent aussitôt.

Un homme des Concessions que nous nommerons Éloi avait promis à son fils Pierre qu'il lui donnerait mille dollars, mais il mourut avant de pouvoir remplir cette promesse. Pierre n'osait pas demander l'argent à sa mère, car il craignait qu'elle pense que c'était un mensonge de sa part. Or voilà qu'une nuit Éloi apparut à sa femme, lui disant : « Donne un mille piastres à Pierre ». Il n'avait pas oublié sa promesse et la femme s'empressa de remettre l'argent à son garçon.

Les morts viennent parfois afin de réparer une injustice.

En certains cas, c'est une injustice qu'ils ont commise eux-mêmes. D'autres fois, ils veulent redresser un tort que l'on a fait à leurs bien-aimés qui sont demeurés sur la terre.

Une jeune femme de Meteghan était morte laissant trois petits enfants. Peu de temps après, le père se remaria, et la « deuxième mère » fut très cruelle envers les trois petits enfants. Un jour, elle était allée en visite et les avait laissés seuls à la maison. Ils avaient très faim, mais ils ne pouvaient pas manger, car leur « deuxième mère » avait mis sous clé toute la nourriture. Ils se mirent à pleurer, mais tout-à-coup ils virent devant eux une grande femme toute habillée de noir, dont le visage rayonnait de bonté. Celle-ci leur sourit tendrement et s'en fut dans l'armoire prendre du pain et du beurre. Elle le donna aux enfants en disant: « Mangez, mes pauvres petits, quand vous en avez la chance. » Les enfants ont toujours cru par la suite que c'était leur mère qui leur était apparue ainsi. Nous tenons ce récit d'une femme qui connaissait très bien dans sa jeunesse la plus jeune des trois enfants.

Un pêcheur anglais était venu s'établir dans un village acadien de la baie Sainte-Marie. Les pêcheurs de l'endroit, fort jaloux, se réunirent un soir et allèrent jeter tous ses barils de bouette à l'eau, du haut d'une falaise. Or, l'un de ces pêcheurs mourut peu après. Quelques jours plus tard, ses parents commencèrent à entendre dans la nuit des bruits étranges. On semblait entendre des barils de bouette qui roulaient du haut d'une falaise et tombaient à la mer. Les parents du défunt comprirent aussitôt de quoi il s'agissait et s'en allèrent vite trouver le pêcheur anglais. Celui-ci consentit à accepter douze dollars comme prix de sa bouette et les bruits cessèrent aussitôt.

Nous pouvons ranger dans une dernière catégorie les morts qui reviennent afin de demander une faveur ou donner un conseil. Citons quelques exemples de ces manifestations.

Voici un cas très récent que l'on dit être arrivé dans une paroisse de la baie Sainte-Marie. Une jeune mère que la mort avait fauchée apparut à son petit garçon. On raconta aussitôt l'histoire au curé qui dit qu'il ne lui manquait qu'une messe afin d'entrer au ciel. On fit dire cette messe et le petit garçon ne revit plus sa mère.

Un homme du Petit-Ruisseau nous a raconté qu'un jour son frère se préparait afin de s'en aller travailler au Nouveau-Brunswick. Il rencontra sa tante qui était morte depuis de nombreuses années. Elle lui conseilla de ne pas partir sans aller se confesser. Il lui obéit aussitôt et il a toujours cru qu'il s'était trouvé en grand danger de mort et que sa tante voulait éviter qu'il meure en état de péché.

Un jeune garçon des Coucessions avait souvent répété à sa mère qu'il ne croyait pas à l'existence du Purgatoire. Or il arriva qu'il s'en fut travailler au loin et y mourut dans un accident. Il fut enterré loin de chez lui sans que sa pauvre mère puisse le revoir. Celle-ci pria longuement et ardemment afin de revoir encore une fois son fils bien-aimé. Finalement il lui apparut tout mutilé et lui dit tristement: « Vous me l'aviez bien dit, ma mère. Priez pour moi. » Il avait enfin compris qu'il y avait un Purgatoire.

Nous n'avons trouvé au cours de nos enquêtes qu'un cas d'apparition de saint. Une femme de Comeauville avait deux filles qui étaient religieuses dans un couvent de la province de Québec. Elle n'avait jamais voyagé, mais elle entreprit un jour de leur rendre visite. Elle ne comprenait pas un seul mot d'anglais et, au cours de son voyage, elle se trouva seule dans une ville où personne ne parlait un mot de français. Finalement, un beau grand homme lui apparut et lui indiqua en français où elle devait aller. Quand il s'éloigna, elle s'aperçut qu'il portait une longue robe en dessous de son manteau. Elle est morte longtemps après, encore convaincue que c'était saint Joseph qui était venu à son secours.

Nous allons terminer ce chapitre par quelques considérations sur les maisons hantées, car les fantômes qui les habitent sont certainement du domaine de la mort.

Il existe à la baie Sainte-Marie un cas célèbre de maison hantée. Le fait s'est produit à Hectanooga, il y a de cela au moins une cinquantaine d'années, et il est connu de plusieurs personnes de la région. On raconte qu'un colporteur anglais était entré dans la maison en question, mais qu'on ne le vit

jamais en sortir. Le propriétaire de la maison, un nommé Green, l'avait tué ainsi que son cheval et les avait enterrés à la cave. Le colporteur hanta cette maison pendant de nombreuses années. On voyait des taches rouges de sang à l'endroit où il fut tué; on entendait des bruits étranges; les chaises berçaient d'elles-mêmes et un beau cheval blanc passait et repassait chaque nuit en avant de la maison. Nous avons interrogé des personnes qui ont visité cette maison et qui disent avoir été témoins de ces phénomènes étranges. La plupart de celles-ci paraissaient y croire fermement.

Ce cas de maison hantée est le seul qui soit connu d'un bout à l'autre de la baie Sainte-Marie. En plus de celui-ci, toutefois, chaque village a eu ses maisons hantées qui se sont acquises une modeste renommée sans passer dans le folklore de toute la région. Il serait trop long de mentionner chacune de celles-ci, et d'ailleurs ce ne sont que des histoires vagues de bruits et de lumières qui ne comportent que peu d'intérêt.

Croit-on encore aux manifestations des morts? Il en reste certainement quelque chose dans certains milieux de la région. La plupart des cas que nous venons de citer sont assez récents, si bien que nous avons cru préférable de ne pas donner les noms des personnes mentionnées. Quant aux maisons hantées, la nouvelle s'est répandue pas plus tard que l'hiver dernier que l'on voyait dans une vieille maison à Corberrie des chandelles dans les fenêtres et d'autres lumières mystérieuses chaque soir vers les neuf heures. Plusieurs sont allés et ont cru voir quelque chose. Nous avons visité nous-même cette maison, mais les « revenants » n'ont pas voulu coopérer; nous n'avons rien vu, ni rien entendu.

## CHAPITRE VIII

### LA SORCELLERIE

Il importe d'abord d'établir le vocabulaire de la sorcellerie à la baie Sainte-Marie. Celui-ci est dérivé du mot

« charme », c'est-à-dire un enchantement magique. Ce mot, qui dans la région se prononce « Tchôme », s'applique par extension à tout ce qui se rapporte à la sorcellerie. À toutes fins pratiques, « sorcellerie » et « tchôme » sont synonymes. Autour de ce terme s'est créé toute une famille de mots dérivés. C'est ainsi que nous avons les verbes « entchômer » et « détchômer », l'adjectif « entchômé » et les noms « entchômeux » et « détchômeux ». Afin de conserver autant que possible la couleur locale, ce sont ces termes que nous emploierons au cours de ce chapitre.

Les conditions dans lesquelles vivaient nos ancêtres étaient propices à engendrer et à nourrir toutes sortes de pratiques et croyances qui paraissent ridicules de nos jours. L'absence presque totale de prêtres, la pauvreté qui les affligeait, l'atmosphère de peur au lendemain du Grand Dérangement, tous ces facteurs expliquent en quelque sorte comment la sorcellerie a pu s'implanter si profondément dans les moeurs de la baie Sainte-Marie. La superstition est fruit de l'ignorance, et il est facile de comprendre comment nos ancêtres attribuèrent à la sorcellerie tous les malheurs qui s'abattaient sur eux. Si une vache ne donnait plus de lait, elle était « entchômée »; si une personne perdait la raison ou tombait malade de façon mystérieuse, elle était « entchômée »; si les poules refusaient de pondre, elles étaient « entchômées »; si les vers se mettaient dans la maison, elle était « entchômée ». La liste des victimes du « tchôme » serait interminable, comme nous pourrions le constater au moyen des exemples que nous citerons plus loin.

Les pratiques de la sorcellerie sont connues depuis la plus lointaine antiquité. Elle fait partie de la culture des peuples primitifs même de nos jours. Elle fut très en vogue au Moyen-Âge et plus tard au XIXe siècle. Nous pouvons donc supposer que les premiers colons de l'Acadie durent apporter de la France quelques-uns de ses éléments constitutifs. Il est à remarquer, toutefois, que nulle part ailleurs en Acadie le « tchôme » ne fut si répandu qu'à la baie Sainte-Marie. Il semble même que plusieurs de ses pratiques furent introduites chez nous longtemps après l'arrivée des

premiers colons. Après de longues enquêtes à ce sujet, nous avons cru reconnaître plusieurs sources probables. En premier lieu, il semble que le contact régulier des Antilles au cours du XIXe siècle soit responsable de l'introduction chez nous de plusieurs pratiques qui se rapprochent de très près du voodoo haïtien. En second lieu, on nous a assuré à plusieurs reprises que l'on importait des États-Unis plusieurs des potions qui jouent un rôle si important dans la sorcellerie. Une vieille m'a même raconté avoir vu une bouteille « d'amitié » qu'un capitaine de navire avait achetée dans la région de Boston. C'était une poudre blanche destinée à assurer l'amour d'une jeune fille. Sur cette bouteille étaient imprimés les mots « Love Potion ». Plusieurs personnes m'ont aussi dit que les « vieux » consultaient souvent des « tireuses de fortune » en Nouvelle-Angleterre afin d'apprendre comment « enchômer ». En dernier lieu, certains livres de sorcellerie ont circulé pendant longtemps dans la région. Citons entre autres le « Petit Albert », un livre de magie blanche qui date du Moyen-Âge, et deux immenses volumes intitulés « Le Diable au XIXe siècle », qui reposent actuellement à la bibliothèque du Collège Sainte Anne.

De quel procédé se servait-on afin d'« enchômer » ? Nous n'avons pu recueillir trop de détails précis à ce sujet. D'ailleurs, plusieurs informateurs nous ont assuré qu'il est très dangereux de connaître ces procédés, car alors le diable « travaille pour qu'on s'en serve ». Nous n'avons recueilli qu'une formule cabalistique à ce sujet. Un homme de la Pointe-de-l'Église était si « fort dans du « tchôme » qu'il suffisait pour lui de dire: « Jette ta peau d'ours » et aussitôt il faisait nuit quoique ce fut en plein jour. De façon générale, on se contentait de formules vagues telles que « Tu en auras regret » ou « Tu paieras pour ça ». D'autres fois, on « marmotait et on faisait des signes », ou encore on faisait des « émaunusses ». Nous n'avons pu établir avec certitude l'étymologie de ce mot, mais il semble se rapprocher vaguement du latin « emotio ». Il ne faut pas oublier non plus les potions que l'on faisait prendre à la victime, soit dans un fruit, soit dans une fleur que l'on faisait sentir, soit dans

une liqueur ou un bonbon. On se gardait donc bien d'accepter quoi que ce soit de la main d'un inconnu ou d'une personne qui avait la réputation de pouvoir « entchômer ». Parmi ces potions, nous pouvons ranger « l'amitié », cette poudre qui assurait l'amour d'une jeune fille et que les garçons plaçaient dans un mouchoir afin de la secouer au visage de leur victime.

Quels motifs pouvaient donc pousser une personne à vouloir « entchômer » son prochain ? Nous avons déjà mentionné le désir de se faire aimer. Nous pouvons ajouter la jalousie, et c'est le motif qui semble avoir été le plus répandu. D'autres fois, les « entchômeux » se servaient de leur pouvoir afin de quêter. Malheur à ceux qui osaient leur refuser un don. Malheur aussi à ceux qui refusaient de vendre un animal domestique, car alors l'acheteur déçu pouvait se venger en « entchômant » l'animal en question. Il est facile de comprendre alors pourquoi ceux qui « croyaient dans le tchôme » vivaient dans la peur constante d'être « entchômés ».

Pouvait-on guérir les personnes et les animaux ainsi affligés ? Heureusement, il existait dans la région plusieurs « détchômeux », c'est-à-dire des personnes qui possédaient les mêmes pouvoirs que les « entchômeux », mais, qui, moyennant une somme d'argent, consentaient à contre-carrer les effets du « tchôme ». Il arrivait même assez souvent que l'on « entchômait » afin de se faire payer pour « détchômer ». Les personnes qui acquéraient ainsi la réputation de « détchômeux » louaient leurs services tout comme les médecins et vétérinaires de nos jours. La méthode qu'ils employaient était presque toujours la même : on infligeait les plus cruels tourments à la personne ou à l'animal affligé, et ces tourments se transmettaient à la personne qui avait causé le « tchôme ».

Nous avons fait part jusqu'à maintenant de constatations plutôt théoriques sur la nature et l'origine de la sorcellerie à la baie Sainte-Marie. Il est bien entendu que nous avons basé ces constatations sur l'étude de cas bien définis

que nous avons recueillis au cours de nos enquêtes. Nous avons sur fiches quelques centaines de ces cas, et il nous semble nécessaire d'inclure ici quelques-uns de ceux qui appuient de plus près ce que nous venons de dire. Il est à remarquer que la plupart de ces incidents nous ont été racontés non pas comme des contes ou des fabrications de l'imagination, mais comme des faits auxquels on croyait fermement à la baie Sainte-Marie au cours du XIXe siècle et même de nos jours.

Une femme de Grosses-Coques nous a raconté l'histoire suivante: « À chaque fois que ma grand-mère allait prendre son bébé dans le berceau, celui-ci était plein de vers. Ceci se produisait même quand le berceau et le bébé étaient des plus propres. Finalement, elle se rendit compte que ce devait être sa voisine jalouse qui avait « entehômé » le berceau. Elle demanda conseil à une vieille sauvagesse et celle-ci lui dit d'habiller le bébé avec du linge très propre et de bien laver le berceau. Elle devait ensuite fermer à clé toutes les portes et placer le bébé dans le berceau. Quand les vers commençaient à apparaître, elle devait vite enlever le bébé et au même instant verser une pleine pelle de braises rouges dans le berceau. Ma grand-mère suivit fidèlement ces instructions et, au bout de quelques minutes, elle vit la voisine qui venait en courant, déchirant ses habits et poussant des cris épouvantables. Quand elle trouva les portes ainsi fermées à clé, elle se mit à supplier ma grand-mère d'enlever les braises et à lui promettre de ne plus « entehômer » son berceau. Elle avait appris sa leçon et après cela ma grand-mère ne trouvait plus de vers dans son berceau. »

Un jeune homme de l'Anse-des-Belliveau était dans une grange en train de fabriquer de « l'amitié », dont il voulait se servir afin de se faire aimer d'une jeune fille du village. Il en échappa accidentellement sur une peau de vache qui était là par terre. Le même soir, pendant qu'il faisait la cour à la jeune fille, il entendit quelque chose frapper à la fenêtre. C'était la peau de vache qui était devenue amoureuse de lui. Elle le poursuivit longtemps partout où il

allait et il eut mille difficultés à s'échapper d'elle jusqu'à ce que la potion devienne impuissante.

Une jeune fille des Concessions avait perdu la raison et son père, qui croyait qu'elle était « entchômée », fit venir le Grand David Thibodeau de Doucetteville afin de la détchômer. Or cet homme avait un gros boeuf de sept pieds et demi dont il était très fier. Le Grand David l'amena à la grange et lui dit: « C'est ton boeuf qui est « entchômé » et qui cause la maladie de ta fille. Moi je suis assez fort dans le « tchôme » que le boeuf ne pourrait pas me faire tort. Si tu me le donnais je suis sûr que ta fille guérirait ». Aussitôt dit, aussitôt fait. L'homme lui donna le boeuf et le Grand David l'amena avec lui à Doucetteville.

On raconte aussi qu'une autre femme des Concessions était devenue folle et se cachait dans les bois. Encore une fois on fit venir le Grand David. Cette fois, il demanda l'aide de deux hommes forts et courageux et les arma chacun d'un gros poteau de clôture. Il en plaça un de chaque côté de la petite route qui conduisait à la maison où habitait la folle et il leur dit: « Celui qui l'a ensorcelée passera entre vous deux. Quand je donnerai le signal, vous frapperez de toutes vos forces. » Il s'avança alors près de la femme et lui dit d'une voix forte: « Je commande à celui qui t'a « entchômée » de sortir ». Un instant après il cria aux hommes qu'il avait stationnés de chaque côté de la route: « Frappez de toutes vos forces ». Ils se mirent à frapper leurs bâtons par terre jusqu'à ce que le Grand David dise: « C'est assez. Il a appris sa leçon. La femme ne se sauvera plus. »

P'tite Hélène, une vieille de Hectonooga, avait la réputation de pouvoir « détchômer ». Un jour on lui mena un veau « entchômé ». Elle dit: « Celui qui a « entchômé » ce veau va se trouver surpris. » Elle vida sur le veau tout un gallon de kérosène et y mit le feu. Le pauvre veau s'enfuit à travers les bois et y mourut de ces blessures.

Quand le beurre ne voulait pas se faire, on disait que le lait était « entchômé ». Il s'agissait alors de brûler le

« tchôme ». On faisait ceci en faisant chauffer à rouge un fer à cheval et on le plongeait subitement dans la crème. Le fer brûlait la personne qui avait « entchômé » la crème, et détruisait ainsi le « tchôme ».

Une locomotive avait frappé et tué la vache de la P'tite Hélène. Elle dit au conducteur: « Je vais « entchômer » ton train et demain il ne pourra pas monter cette colline ». Comme de fait, le lendemain, le train se trouva incapable de monter cette colline. P'tite Hélène avait fait fondre le suif de la vache et s'en était servi pour graisser les rails.

Il existait un moyen très efficace de guérir une vache « entchômée ». On perçait un trou dans une sablière de la grange et on y introduisait la queue de la vache. On enfonçait ensuite une cheville dans le trou à côté de la queue. Les souffrances atroces se transmettaient à l'« entchômeur » qui se voyait alors obligé de « détchômer » la vache.

Comme nous pouvons le constater, au moyen des quelques exemples qui précèdent, la disparition à peu près complète du « tchôme » à la baie Sainte-Marie n'est pas à regretter. Quand l'ignorance et le manque d'instruction religieuse qui avaient engendré ces pratiques néfastes furent surmontés, le « tchôme » disparut peu à peu. Il est difficile pour nous de réaliser de nos jours que nos ancêtres étaient convaincus de la vérité des incidents que nous avons racontés au cours de ce chapitre. Heureusement, les mœurs ont évolué et le « tchôme » n'est qu'un souvenir malheureux dans l'histoire du folklore de la baie Sainte-Marie.

## CHAPITRE IX

### LES TRÉSORS

Si nous considérons que nos ancêtres étaient presque complètement dépourvus des biens de ce monde, il n'est pas étonnant alors qu'ils aient été prompts à attacher foi aux histoires de trésors cachés. Ils ont cru voir des fortunes partout, soit des trésors enfouis dans la terre par des pirates,

soit des héritages mythiques, soit des mines naturelles de métaux précieux.

Examinons d'abord les histoires de trésors qui auraient été cachés par des pirates, ou plutôt par des forbans, comme on dit à la baie Sainte-Marie. Voici d'abord une liste partielle des endroits où on a cherché de tels trésors: le « refoul » de la Rivière-aux-Saumons, le Lac-de-Cèdres, près de Hec-tonooga, l'Anse-à-Vessoux à Mavilette, le Cap-Sainte-Marie, l'Anse-à-l'Ours dans la paroisse de Saint-Alphonse, l'Anse-aux-Hirondelles dans Meteghan, la Pointe-Noire à Meteghan Centre, le Lac-des-Séraphins et le Lac-des-Belliveau à la Pointe-de-l'Église et la Pointe-à-Major dans la Paroisse de Saint-Bernard.

On ne creusait pas au hasard à la recherche de ces trésors. D'abord il fallait une « mine-rode » que l'on construisait ainsi: dans une petite bouteille grosse comme le pouce on renfermait de l'eau forte (acide), de la « vive argent » (mercure) et de l'huile qui ne gèle pas. Sur l'extérieur de cette bouteille, on fixait deux barbes de baleine au moyen de plâtre de Paris. Le tout prenait la forme d'un « Y ». On tenait la « mine-rode » par les barbes et, quand elle passait au-dessus d'un trésor, elle se mettait à siffler et à bourdonner et elle s'inclinait fortement vers la terre. Bien entendu, ces « mine-rodés » étaient considérées comme des instruments très précieux. On en a fabriquées à diverses reprises dans la région, mais la plupart étaient importées des États-Unis. Nous en avons retrouvées encore quelques-unes qui ont été conservées jusqu'à nos jours.

Ce n'était pas assez d'être armé d'une bonne « mine-rode ». Afin d'assurer le succès de ses recherches, il fallait observer plusieurs rubriques. On puisait celles-ci surtout dans le Petit-Albert, ce livre de magie blanche dont nous avons parlé au chapitre de la sorcellerie. On croyait qu'après un certain nombre d'années le diable prenait possession d'un trésor enfoui et le gardait jalousement. Souvent aussi les forbans tuaient un de leur bande ou un animal et l'enterraient avec le trésor. Voici donc les rubriques que l'on devait observer si on voulait écarter le diable et les fantômes.

D'abord il fallait y aller la nuit et garder un silence complet. Avant de creuser, on faisait un cercle autour du trésor avec du soufre et le diable ne pouvait pas alors pénétrer à l'intérieur du rond. Il devait toujours y avoir parmi les chercheurs deux personnes du même nom, et c'est pourquoi à l'Anse-à-l'Ours on amenait toujours Hilarion à Paul et Hilarion à Luc. On devait être accompagné d'un animal quelconque et on devait être un nombre impair de chercheurs. Quand on trouvait un trésor, il fallait jeter dans le trou un clou, un canif ou autre petit objet afin d'indiquer au diable que l'on en prenait officiellement possession.

Les chercheurs qui n'observaient pas toutes ces conditions étaient voués d'avance à l'insuccès. À plusieurs reprises, on trouva de ces trésors, mais quelqu'un eut la malchance de parler et le trésor disparut aussitôt. Près de la Rivière-aux-Saumons, trois hommes qui étaient debout sur le coffre contenant un trésor faillirent perdre la vie quand celui-ci s'enlisa profondément dans la boue. Ceux qui osaient aller creuser à la Pointe-à-Vessoux, près de Mavillette, voyaient un beau cheval blanc qui passait et repassait. Près du Lac-de-Cèdres, une pluie torrentielle s'abattait chaque fois que l'on voulait creuser. À diverses reprises, ce fut une grosse boule de feu qui tomba dans le trou et consuma le trésor. À l'Anse-à-l'Ours, on vit un soir un homme sans tête; c'était sans doute un forban que ses complices avaient tué afin de garder le trésor. À la Pointe-Noire, de longues chaînes de feu tombaient du haut des arbres.

A-t-on vraiment trouvé des trésors à la baie Sainte-Marie ? Si l'on voulait en croire la tradition, il faudrait bien dire que oui. Un pauvre homme qui avait soudainement en sa possession une somme d'argent assez considérable était accusé d'avoir trouvé une fortune enfouie dans la terre. Le plus souvent, un malheureux incident au dernier moment amenait la disparition du trésor. On raconte, par exemple, que le vieux Anselme Frontain creusait près de chez-lui, au Cap Sainte-Marie. Il mit à découvert une grande anse de crueche, mais avant qu'il puisse jeter son canif dans le trou afin de prendre possession du trésor, sa femme accourut

et Anselme ne put s'empêcher de s'écrier: « Marie, j'ons not' fortune. » La cruche disparut aussitôt et il ne put jamais la retrouver par la suite. On a cherché pendant longtemps ce « Pot à Frontain » et les vieux du Cap Sainte-Marie peuvent encore indiquer exactement l'endroit. Le folklore de la Baie Sainte-Marie abonde en histoires de tels trésors qui sont disparus à l'instant même où l'on se préparait à en prendre possession.

Quelle a pu être l'origine de toutes ces histoires de trésors cachés? D'abord, c'est un fait historique bien établi que, au cours de la Révolution Américaine et de la guerre de 1812, des corsaires fréquentèrent nos côtes afin de se chercher un abri et de se cacher de l'ennemi. On raconte qu'un navire jeta l'ancre autrefois près de l'Anse-à-l'Ours, que des hommes étaient venus à terre et s'étaient même construit une petite cabane. Des récits à peu près semblables se retrouvent à propos de l'Anse-aux-Hirondelles près de Meteghan et la Pointe-à-Major dans la paroisse de Saint-Bernard. Il n'est donc pas étonnant que nos ancêtres ont cru que ceux-ci avaient laissé des trésors enfouis dans la terre.

Croit-on encore de nos jours à l'existence de ces trésors? Toutes les superstitions qui ont obscurci les faits historiques sont aujourd'hui à peu près disparues. Il est facile, toutefois, de trouver des gens qui croient fermement que les forbans d'autrefois ont certainement caché quelque chose de valeur sur nos côtes. Plusieurs personnes encore vivantes sont allées à la recherche de ces trésors, même assez récemment. Quelques vieux, surtout de la paroisse de Saint-Alphonse, ont encore l'espoir de trouver un jour leur fortune.

En plus de ces trésors cachés, nous trouvons dans le folklore de la baie Sainte-Marie des héritages mystérieux que l'on attendait avec impatience et qui devaient un jour faire la fortune de ceux auxquels ils étaient destinés. On a parlé beaucoup, par exemple, de la fortune de LeBlanc. À diverses reprises, les LeBlanc de la région se sont même cotisés afin de payer les frais de charlatans qui s'étaient offerts pour retracer cette fortune.

Voici, autant que nous avons pu la reconstruire, l'histoire de la fortune de LeBlanc. Un nommé Charles LeBlanc, que l'on dit être venu directement de France, mais qui fut probablement une victime du Grand Dérangement, s'était établi dans les environs de la ville de Philadelphie, aux États-Unis. Là, il se rendit propriétaire d'un vaste terrain sur lequel on construisit par la suite la majeure partie de la ville actuelle. Il réalisa un profit immense de la vente de ces terres et il légua sa fortune à tous les LeBlanc de l'Acadie. Cette fortune, qui se chifferrait aujourd'hui à plusieurs millions de dollars, fut laissée en dépôt chez des Jésuites qui avaient un collège près de la ville et ne fut jamais réclamée. Encore aujourd'hui il se trouve des gens de notre région qui croient à l'existence de cette fortune.

La fortune des LeBlanc a-t-elle vraiment existé? Il nous semble qu'au fond de l'affaire nous pouvons soupçonner un élément de vérité. De telles légendes ne se créent pas de toute pièce. Nous avons été très surpris d'apprendre au cours de nos recherches que les Acadiens de la Louisiane ont attendu eux aussi la fortune de LeBlanc. Cela semble indiquer que toute cette histoire date du temps du Grand Dérangement. C'est une question qu'il serait très intéressant d'étudier plus à fond, peut-être sur les lieux mêmes dans les archives de la ville de Philadelphie.

On parle aussi vaguement à la baie Sainte-Marie de la Bourse du Canada, mais nous n'avons pu recueillir aucun renseignement précis à propos de celle-ci. Il semble que ce soit une fortune assez considérable qui doit venir cette fois de la Province de Québec. L'usage du mot Canada comme désignant une région distincte de la Nouvelle-Écosse semble indiquer que cette bourse doit remonter au moins jusqu'en 1867. Une vieille de la Station du Petit-Ruisseau, elle-même presque centenaire, nous a raconté que certaines personnes croyaient si fortement à cette bourse mystérieuse qu'ils allaient jusqu'à l'inclure dans leur testament, léguant leur part à leurs héritiers. Certains même étaient allés dans la province de Québec à la recherche de cette bourse.

Nous pourrions considérer les mines de métaux précieux comme la troisième catégorie de trésors que recherchaient nos ancêtres. Au cours de nos enquêtes, nous avons visité à trois différentes reprises des lieux où l'on creusa autrefois à la recherche de veines d'or ou d'argent. Plusieurs personnes, surtout du village de Corberrie, croient encore fermement à l'existence de ces mines. Dans la paroisse de Saint-Alphonse, on tenta à plusieurs reprises de faire ainsi fortune.

Le Lac d'Eau-Claire, en arrière de la Station de Meteghan, est censé cacher une barre d'or au fond de ses eaux. Plusieurs vieux ont dit l'avoir entrevue, mais nul n'a réussi à l'exploiter.

Un nommé « Boise à Colas », un des premiers habitants du village de Meteghan Centre, passe pour avoir trouvé de l'or à profusion dans un petit ruisseau qui traversait ses terres. Malheureusement, il est mort sans avoir communiqué à personne l'endroit exact où se trouve ce trésor et c'est en vain que plusieurs de nos ancêtres ont cherché par la suite la « mine à « Boise » ».

Nos ancêtres ne firent donc pas fortune à la recherche de trésors. C'est un spectacle presque pathétique de voir comment ces gens, dépourvus comme ils étaient des biens de ce monde, fondèrent leurs plus grands espoirs sur des rêves et des chimères.

## CHAPITRE X

### L'ANTERCRI

Les êtres surnaturels dont nous avons parlé au cours des chapitres précédents ne sont pas uniques à la baie Sainte-Marie. Les feux-follets, les loups-garous, le diable, etc., font tous partie du folklore que l'on retrouve partout où les Français ont pénétré. Il a existé en plus de ceux-ci à la baie Sainte-Marie un phénomène de folklore que nous ne retrouvons nulle part ailleurs : l'ANTERCRI. Ce mot, bien entendu, est une corruption de l'Antéchrist de l'Apocalypse,

mais, puisque c'est sous cette forme que nous le retrouvons toujours dans le folklore local, c'est ce terme que nous emploierons au cours de ce chapitre.

Au cours de tout le XIXe siècle, la peur de l'Antercri fut très forte à la baie Sainte-Marie et on croyait à sa venue prochaine, si bien que plusieurs gens s'éloignèrent de la mer et s'en furent s'établir à plusieurs milles dans les bois afin d'y fonder le village de Corberrie. La légende de l'Antercri et celle de la fondation de Corberrie sont si étroitement liées dans la tradition orale de la baie Sainte-Marie qu'il est impossible de les étudier de façon séparée.

En étudiant ce phénomène unique de folklore, nous avons exploré un terrain vierge et, pour cette raison, la plupart de nos constatations et explications doivent demeurer à l'état de théories. C'est pourquoi nous n'osons pas hasarder trop d'affirmations catégoriques à ce sujet. Il nous a donc paru logique de présenter ce chapitre sous la forme de questions. À chacune de ces questions, nous donnerons la réponse qui nous paraît la plus probable à la lumière de nos enquêtes.

### **Qu'était l'Antercri ?**

L'Antercri viendrait sous la forme d'un homme et serait né d'une mauvaise femme. Il serait l'ennemi de la religion catholique. Il passerait trois ans avant la fin du monde et sa venue serait annoncée par une guerre universelle et des désastres naturels. Il passerait dans le grand chemin (le long de la côte) et il serait accompagné de belle musique. Il prêcherait contre la religion catholique et plusieurs se joindraient à lui. Il aurait le numéro 666 et quand il passerait il faudrait « prendre sa marque » ou « prendre son nombre », c'est-à-dire se joindre à lui ou on serait tué. Sa venue serait précédée d'une grande famine et, quand il viendrait, il distribuerait de la nourriture et se rendrait donc très populaire.

### **Quelle fut l'origine de cette croyance à l'Antercri ?**

On ne peut douter que ce soit l'Apocalypse de Saint Jean. On y retrouve, surtout au chapitre XIII, tout ce que l'on raconte à la baie Sainte-Marie à propos de l'Antercri. Cela est trop exact, même jusqu'au numéro 666, pour être coïncidence.

### **Par quel procédé l'Antéchrist de l'Évangile passa-t-il dans le folklore ?**

L'explication suivante nous paraît la plus probable. Ceux qui savaient lire lisaient souvent à haute voix pour les autres. C'est un fait historique que l'on se groupait souvent dans les maisons afin d'écouter ceux qui savaient lire. Or, il semble que la lecture de l'Évangile, surtout celle de l'Apocalypse, était des plus populaires. Les plus grands savants, les plus grands saints à travers les siècles n'ont pu comprendre ce livre prophétique de saint Jean. Les pauvres paysans ignorants ont dû être bouleversés par celui-ci et surtout par les récits de l'Antéchrist et de la fin du monde. De bouche en bouche, on a perdu de vue le point d'origine de cette croyance. La venue de l'Antercri est devenue prochaine, les mille détails allégoriques de l'Apocalypse se sont réduits au plus simple, le mot même a évolué de Antéchrist à Antercri et l'Évangile est devenue littérature orale.

### **Les gens savaient-ils que leur Antercri était l'Antéchrist de l'Évangile ?**

Les plus instruits le savaient certainement, car on lisait alors l'Évangile beaucoup plus que de nos jours. Les gens ordinaires, toutefois, l'ignoraient probablement, car on raconte le plus souvent cette légende sans faire du tout mention de l'Évangile.

### **L'ambiance religieuse était-elle propice à cette croyance ?**

Oui ! À partir de 1768, date de l'arrivée des premiers déportés revenant d'exil, jusqu'à l'arrivée du Père Sigogne,

en 1799, les Acadiens de la baie Sainte-Marie n'eurent aucun prêtre résident. Les quelques missionnaires de passage n'avaient que le temps de régulariser les baptêmes et les mariages et donner quelques courtes instructions. Le Père Sigogne eut un grand travail à accomplir, mais il était le seul à voir à tous les Acadiens du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse. Au reste, ce Père, qui avait sans doute ressenti l'influence janséniste de l'époque, prêchait une religion de peur et de damnation, qui devait peu rassurer ceux qui vivaient dans la crainte de l'Antercri.

### **Y a-t-il rapport entre l'Antercri et Napoléon ?**

Nous sommes tentés de croire que oui. Il semble que, à la date de la fondation de Corberrie, quelque chose soit arrivée pour intensifier cette peur de l'Antercri, car les premiers colons de Corberrie s'attendaient à ce qu'il arrive à la baie Sainte-Marie dans un avenir rapproché. On dit qu'on serait même allé se cacher d'abord un peu plus loin que Corberrie, dans la région du Lac-de-Cèdres, et qu'on se serait rapproché quand on se serait rendu compte qu'il n'allait pas venir. Nous tenons d'une Mme MacKinnon (Corporon de son nom de fille) le renseignement que la nouvelle que l'Antercri était venu de l'autre côté de la mer et qu'il allait venir en Amérique avait été apportée à la baie Sainte-Marie par des déserteurs d'un navire français. Mme MacKinnon est morte depuis de nombreuses années, mais le Père Adé Hubert, professeur au Collège Sainte-Anne, avait recueilli d'elle ce témoignage précieux et il a eu l'obligeance de nous passer ses notes à ce sujet.

Or, ces déserteurs étaient précisément des déserteurs de l'armée de Napoléon. Parmi eux il y avait leur chef, un nommé d'Auteuil, un Fournier, un Thimot, un Smith, un Jacquard, un DeVillers et quelques autres. Il est à supposer qu'ils auraient eu des paroles peu élogieuses au sujet de Napoléon. Si les gens de Clare connaissent déjà l'Antéchrist de par l'Apocalypse, on peut facilement s'imaginer que ces paroles tombèrent sur un terrain fertile, qu'il

fut facile pour les gens de croire que Napoléon était l'Antercri et qu'il viendrait sous peu.

Il ne faut pas oublier non plus que Napoléon rêvait de conquérir l'Angleterre et que la Nouvelle-Écosse était alors possession anglaise. Les Anglais eux-mêmes, dans leur peur de Napoléon, le considéraient comme l'Antercri.

Toute cette théorie est peut-être peu plausible, mais comment expliquer autrement qu'à un moment donné la peur de l'Antercri s'est intensifiée à ce point ? Le témoignage de Mme MacKinnon à propos des déserteurs est certainement digne de foi, quoiqu'elle ne mentionne pas Napoléon de nom, car elle connaît bien, par exemple, le nom des premières familles à s'établir à Corberrie.

#### **Savait-on la date exacte où l'Antercri devait passer ?**

Nous n'avons pu recueillir de renseignements à ce sujet, mais de nos recherches, il nous reste l'impression nette que, au temps de la fondation de Corberrie, on attendait l'Antercri à une date exacte. On dit souvent, par exemple, que, quand les gens virent que l'Antercri n'allait pas venir, la peur diminua un peu. À la Rivière-aux-Saumons, on raconte qu'un certain soir des gens s'en firent coucher sur le perron de l'Église, afin d'être près du prêtre quand l'Antercri passerait.

#### **La croyance à l'Antercri était-elle répandue partout à la baie Sainte-Marie ?**

Nous avons interrogé des personnes de chaque paroisse et de la plupart des villages, et partout on a été unanime à nous dire que l'on croyait autrefois beaucoup à l'Antercri.

#### **Tout le monde croyait-il à l'Antercri ?**

Comme partout ailleurs, il y avait les gens superstitieux et ceux qui l'étaient moins. On était peut-être à peu près d'accord sur le fait que l'Antercri allait venir dans quelque temps, mais il semble que sa venue *prochaine* suscitait

beaucoup de discussion. On nous a dit plusieurs fois que certaines personnes se moquaient de ceux qui croyaient à l'Antercri. Il nous semble donc que l'on s'accordait à peu près sur le fait que l'Antercri allait venir, mais que c'était un nombre plus restreint qui attendait sa venue prochaine.

### **Où croyait-on voir l'Antercri ?**

On croyait voir l'Antercri un peu partout, dans tout ce qui faisait peur et qu'on ne pouvait expliquer. Quelques informateurs nous ont dit qu'au temps de la première guerre mondiale (1914-1918) on se demandait si ce pouvait être la guerre universelle et si le Kaiser n'était pas l'Antercri. On peut donc supposer, quoique nous n'ayons pas recueilli de renseignements précis à ce sujet, que l'on devait se demander la même chose à propos des guerres qui eurent lieu au cours du dix-neuvième siècle.

On avait aussi peur des phénomènes naturels, tels que les tremblements de terre, que l'on ne pouvait expliquer. La comète de Halley, « l'étoile à grande queue » comme disaient les gens, parut en 1912 et causa un grand émoi parmi la population. On se demandait si elle n'allait pas tomber, causant ainsi la fin du monde et annonçant la venue de l'Antercri.

Les inventions modernes ont aussi fait peur aux gens qui croyaient à l'Antercri. Les locomotives et les automobiles étaient bel et bien les « voitures qui vont sans chevaux » dont il est fait mention dans l'Apocalypse et les téléphones et les télégrammes sont « les nouvelles qui vont plus vite que le vent ».

On avait peur des Bohémiens qui passaient quelquefois dans la région, surtout parce que ceux-ci jouaient de la musique et que l'Antercri était censé venir avec de la belle musique. On avait donc peur que ce soit lui.

Au cours de la dernière guerre, quelques vieux se demandaient encore si Hitler n'était pas l'Antercri. Nous avons de nos jours entendu parler du Communisme de cette

façon, mais on parle alors beaucoup plus de l'Antéchrist de l'Évangile que de l'Antercri de la légende.

#### **Peut-on voir un rapport entre l'Antercri et l'Histoire des Acadiens ?**

Il est impossible d'établir si les Acadiens apportèrent avec eux à la baie Sainte-Marie la peur de l'Antercri ou si cette peur naquit une fois les Acadiens établis dans la région. Il est évident, toutefois, que l'histoire des Acadiens fut propice à l'éclosion d'une telle peur. En effet, ils étaient un peuple vaincu, martyrisé et pourchassé. Ils avaient toutes les raisons de craindre l'étranger qui viendrait parmi eux.

On pourrait établir un rapprochement très intéressant entre le Grand Dérangement et la fondation de Corberrie. En 1755, ceux qui s'étaient réfugiés dans les bois n'avaient pas été déportés. Les Anglais, en règle générale, s'étaient contentés de déporter ceux qu'ils avaient pu prendre dans les villages le long de la côte. C'est ainsi que plusieurs des premiers colons à venir s'établir à la baie Sainte-Marie s'étaient enfuis dans les bois pour en sortir quand le danger fut passé. Or, plusieurs de nos informateurs disent que l'Antercri devait passer uniquement sur le grand chemin. Ce détail est beaucoup plus significatif si nous considérons qu'il n'est mentionné nulle part dans l'Apocalypse de Saint Jean. Les trois frères Melanson, qui sont allés de Meteghan s'établir à Corberrie, étaient fils de Amand Melanson, qui avait précisément échappé au Grand Dérangement en se cachant dans les bois.

La lecture incomprise de l'Apocalypse tombait donc sur un terrain fertile, bien préparé par l'histoire et bien propice à faire germer la légende de l'Antercri, bien propice aussi à faire croire qu'un refuge au fond des bois offrirait une protection contre sa venue.

#### **Jusqu'à quand remonte l'Antercri ?**

Il est impossible, bien entendu, d'établir avec exactitude cette date. Toutefois, ce doit être avant que Corberrie soit

établi, vu que les informateurs sont unanimes à dire que c'est la peur de l'Antercri qui poussa ces gens à s'établir si loin dans les bois. Or Wilson (A Geography and History of Digby County) doit être assez bien renseigné, car il publie en 1893 et il demeurait à Corberrie alors qu'il faisait ses recherches. Il donne les dates de 1829 (McCullough et Corporon) à 1836 (Robichaud) pour l'arrivée des premiers colons. Il semble donc que la croyance à l'Antercri date d'avant la fondation de Corberrie. Du moins, ce n'est pas la fondation de Corberrie qui a donné naissance à la croyance, car celle-ci existait de façon bien indépendante de l'histoire de Corberrie. Voici ce qui nous porte à croire ceci: presque tous nos informateurs connaissent l'Antercri, mais plusieurs d'entre eux ne semblent pas connaître ce récit de la fondation de Corberrie. En d'autres mots, la peur de l'Antercri semble avoir existé de façon très répandue, même parmi ceux qui ne connaissent pas l'incident historique qui s'y rapporte.

#### **Jusqu'à quand crut-on à l'Antercri ?**

Il est logique de supposer que cette croyance fut très forte vers les 1830, date de la fondation de Corberrie. De là elle paraît être allée en diminuant. Certainement, elle n'est guère répandue de nos jours.

En règle générale, les informateurs dont les souvenirs remontent vers les 1880-1890 nous disent qu'alors plusieurs y croyaient fortement encore. Une vieille de 93 ans, par exemple, nous raconte que sa mère la faisait prier tous les soirs afin d'avoir la force de souffrir le martyr quand l'Antercri viendrait. Au temps de la première guerre mondiale, il en restait certainement quelque chose. Il semble, en somme, que l'Antercri, comme les autres personnages surnaturels de la baie Sainte-Marie, a dû céder le pas devant les progrès de l'éducation et le contact du monde extérieur.

Nous avons trouvé quelques personnes qui croient encore à l'Antercri, mais ce sont en général des personnes très ignorantes et superstitieuses et qui ne représentent en rien la population en général. Il y a aussi, bien entendu,

ceux qui connaissent le récit prophétique de saint Jean, mais ce sont surtout des personnes d'une certaine culture et pour eux il s'agit de l'Antéchrist de l'Apocalypse plutôt que de l'Antercri de la légende. L'attente de l'Antercri dans un avenir rapproché n'existe plus depuis longtemps. Il est facile de trouver des vieux qui avouent y avoir cru pendant leur jeunesse, mais même ceux-ci n'y pensent guère aujourd'hui et il faut d'ordinaire les questionner directement à ce sujet pour qu'ils songent à le mentionner.

Le mot Antercri lui-même est un peu passé en terme de comparaison dans le langage. On l'emploie, mais assez rarement, afin de désigner quelque chose de laid ou de déplaisant. La plupart des jeunes ne connaissent pas même le mot et il semble que, pour la prochaine génération, l'Antercri sera disparu tout comme les lutins et les feux-follets.

## CHAPITRE XI

### MÉDECINE POPULAIRE

Vers le début du dix-neuvième siècle, un nommé François Lambert Bourneuf s'en vint de France s'établir à la baie Sainte-Marie. Dans un vieux document que nous possédons de lui, il raconte comment, en 1814, le vieux Casimir LeBlanc de la Pointe-de-l'Église dut se faire amputer la jambe. Le médecin dut venir à dos de cheval de Port-Royal et il mit deux jours à accomplir ce trajet. On comprend alors facilement que, dans de telles circonstances, nos ancêtres attachèrent surtout foi aux remèdes de la médecine populaire.

Il est presque impossible de vouloir retracer l'origine de chacun de ces remèdes. Certains, tels que l'usage de fils d'araignée afin d'arrêter le sang de s'écouler d'une blessure, sont connus d'à peu près tous les peuples. D'autres semblent avoir été communiqués à nos ancêtres par les sauvages, et ici nous pourrions ranger la plupart des remèdes à base

d'herbages. Du point de vue de l'efficacité de ces remèdes, il faut bien dire que plusieurs étaient basés sur des superstitions sans valeur. D'autres, toutefois, démontrent un gros bon sens; c'est ainsi que plusieurs médecins encore de nos jours conseillent l'usage de riz comme remède contre la diarrhée.

Nous allons présenter au cours des pages qui suivent plusieurs exemples de ces remèdes populaires. La liste est loin d'être complète, mais elle suffit néanmoins à donner une vue d'ensemble de cet aspect de notre folklore. Nous avons classifié ces remèdes par ordre alphabétique, d'après les noms de maladies.

### Médecine populaire

#### *Abcès:*

- 1 — Cataplasme de graine de lin.

#### *Appendicite:*

- 2 — Infusion de « têtes de serpent » (herbage).

#### *Asthme:*

- 3 — Infusion de « queue de cheval » (herbage).
- 4 — Infusion de menthe sauvage.
- 5 — Respirer de la fumée.

#### *Blessures:*

- 6 — Pour arrêter le saignement, recouvrir la blessure avec la couverture des rognons d'un cochon.
- 7 — Des fils d'araignée appliqués sur une blessure empêchent le sang de couler.
- 8 — Cataplasme de feuilles de plantain.
- 9 — Cataplasme de feuilles de chêne, cueillies au printemps, quand elles ont passé l'hiver sur l'arbre, car c'est le bois sur lequel fut crucifié Notre-Seigneur.

*Blessures empoisonnées:*

- 10 — Application de fumier de cochon chaud.
- 11 — Cataplasme de fumier de vache, quand les vaches ont mangé de l'herbe verte.

*Brûlures:*

- 12 — Appliquer un mélange de jaunes d'oeufs et de saindoux sur la brûlure.
- 13 — Appliquer de la patate râpée sur la brûlure.
- 14 — Appliquer du beurre sur la brûlure.
- 15 — Appliquer de la « perlache » (soude à pâte) sur la brûlure.
- 16 — Cataplasme de feuilles de plantain.

*Cancer:*

- 17 — Étouffer sept taupes (souris des champs) avec ses mains, une chaque jour pendant sept jours de suite.

*Coqueluche:*

- 18 — Cataplasme de graisse de poule.
- 19 — Cataplasme de graisse d'oie.
- 20 — Boire du soufre dans de la melasse pendant neuf jours de suite.
- 21 — Faire tremper des crottes de brebis et boire l'eau.

*Croup:*

- 22 — Cataplasme d'oignons et de sucre.

*Diarrhée:*

- 23 — Boire du jus de riz.
- 24 — Manger de la pâte crue.
- 25 — Infusion d'arbres de framboises.

*Échauffements:*

- 26 — Porter un morceau de vergne dans la poche.

*Entorse:*

27 — Enrouler une peau d'anguille sèche de façon très serrée autour du membre.

*Érysipèle:*

28 — Appliquer des feuilles de pavots trempées dans du vinaigre et du salpêtre.

29 — Infusion d'écorce de sureau.

*Fièvre:*

30 — Infusion de racines de chiendent.

31 — Infusion de poireau.

*Furoncles:*

32 — Infusion de racines « d'amoureux » (bardanes).

33 — Cataplasme de pain détrempé.

34 — Cataplasme de goudron et de farine.

*Gale:*

35 — Se laver avec du soufre.

*Hoquet:*

36 — Faire peur subitement à la victime.

37 — Boire tout d'un trait un verre d'eau et se tenir le nez aussi longtemps que possible sans respirer.

*Insomnie:*

38 — Infusion « d'herbe à la chatte » (herbage).

39 — Infusion de feuilles de pavots.

*Jaunisse:*

40 — Infusion de rouille de clous.

41 — Infusion d'« éclair » (herbage).

42 — Boire sa propre urine.

*Maladies du fiel:*

43 — Infusion de « clairesses » (herbage) et de blé-d'Inde.

*Mal de dents:*

44 — Application de fumier de vache.

45 — Application de vinaigre.

*Mal de gorge:*

46 — Dormir avec un bas sale appliqué sur la gorge.

47 — Boire du « miel de roses », fabriqué en faisant bouillir des pétales de roses dans de l'eau sucrée.

48 — Appliquer un hareng cru ouvert sous la gorge.

49 — Mettre une couenne de lard sous la gorge.

*Mal de jambes:*

50 — Se laver à l'eau de la mer, à la marée montante.

*Mal d'oreilles:*

51 — Souffler de la fumée dans l'oreille.

52 — Vider du jus d'oignons salés dans l'oreille.

*Mal de tête:*

53 — Infusion de « tansy » (Tanaisie).

54 — Poser des assiettes chaudes sur le ventre.

*Mal des yeux:*

55 — Poudrer du sucre blanc dans l'œil.

*Manque d'appétit:*

56 — Infusion de racines de pissenlits.

57 — Infusion d'écorce de cerisier noir.

58 — Écrire le mot Carême sur une bouteille au début du Carême.

*Maux ouverts:*

- 59 — Cataplasme de fumier de vache, quand les vaches ont mangé de l'herbe verte.  
60 — Cataplasme de feuilles de chêne cueillies au printemps, quand elles ont passé l'hiver sur l'arbre, car c'est de ce bois que fut faite la croix de Notre-Seigneur.  
61 — Cataplasme de feuilles de plantain.

*Piqûres:*

- 62 — Frotter la piqûre avec une feuille de plantain.  
63 — Appliquer un gros sou bien poli sur la blessure et le laisser pendant trois jours.

*Pleurésie:*

- 64 — Cataplasme de gros sel et de térébenthine.

*Pneumonie:*

- 65 — Cataplasme de gros sel et de térébenthine.  
66 — Infusion de poireau.

*Préservation générale contre maladies:*

- 67 — L'eau salée.  
68 — Le vinaigre.  
69 — La neige du mois de mai.  
70 — Infusions régulières de sirop fabriqué en faisant bouillir ensemble les herbages suivants: « faits » de sapins, « chasse-pareil », « pominaire », menthe sauvage, absinthe et racines de chiendent.  
71 — La rosée de la Saint Jean-Baptiste. (On la recueillait sur l'herbe dans une grande assiette, le matin de la Saint Jean-Baptiste).  
72 — L'eau de Pâques, puisée à une source le matin de Pâques avant le lever du soleil.

*Purge:*

- 73 — Infusion de feuilles de séné.

*Purger le sang:*

74 — Infusion d'« herbe à dindon » (herbage).

*Rhumatisme:*

75 — Marcher nu-pieds dans la rosée le matin de la Saint Jean-Baptiste.

76 — Porter une patate crue dans la poche. La patate absorbe le mal en se ratatinant.

*Rhume:*

77 — Infusion de « pominaire » (herbage).

78 — Infusion de menthe sauvage et de « herbe à dindon » (herbage).

*Rhume-Toux:*

79 — Cataplasme de graisse d'oie.

80 — Cataplasme de graisse de poule.

*Saignement du nez:*

81 — Suspendre une muscade autour du cou.

82 — Suspendre une clé froide autour du cou.

83 — Porter un collier de corail rouge autour du cou.

*Toux:*

84 — Sirop fabriqué avec du « horehound », (marrube), de l'écorce de cerisier noir, du « pominaire » (herbage) et de la menthe sauvage poivrée.

*Tuberculose:*

85 — Infusion de « pominaire » (herbage).

*Verrues:*

86 — On peut faire disparaître une verrue en mettant dessus de la salive que l'on a dans la bouche le matin, avant de déjeuner.

- 87 — Couper une patate en deux morceaux, la frotter contre la verrue, puis faire manger cette patate au cochon.
- 88 — S'enduire les mains de graisse de « madouèse » (porc-épic), puis se faire lécher les mains par un chien.
- 89 — Une verrue disparaît si on la vend à quelqu'un.
- 90 — Voler une lavette, la frotter contre la verrue, puis l'enterrer sans le dire.
- 91 — Ramasser un petit caillou dans le chemin, cracher dessus et le jeter dans le fossé.
- 92 — Tremper son doigt dans l'eau salée retenue dans une roche creuse à la marée perdante.
- 93 — Certaines personnes ont le don de guérir les verrues. Il suffit d'avoir foi en elles et de ne plus penser à la verrue.

*Vers:*

- 94 — Infusion d'absinthe (herbage).
- 95 — Manger du sel fin.
- 96 — Boire un mélange d'eau et de cendres.

*Zona:*

- 97 — Avant que le mal fasse le tour du corps, on doit couper le cou d'un chat noir et en appliquer le sang sur le mal. (Nom populaire du zona: « le bardeau »).

## CHAPITRE XII

### LES PRÉSAGES

Par présages nous voulons désigner tous les menus incidents de la vie qui sont censés porter augure, c'est-à-dire qui annoncent à l'avance tel ou tel événement. Ces présages abondent dans la littérature orale de la baie Sainte-Marie et la liste que nous présentons ici, quoique longue, est loin d'être complète.

Le classement que nous avons adopté au cours de ce chapitre est tout à fait arbitraire. Nous avons groupé ces présages sous plusieurs vocables en tenant compte surtout de la place qu'ils occupent dans la vie quotidienne: ménage, récoltes, etc. Ici même nous avons éprouvé plusieurs difficultés de classement et nous avons placé les divers présages à l'endroit qui nous a paru le plus logique.

Parfois les événements annoncés sont bien déterminés, mais la plupart du temps les présages ne font que vaguement augurer de la chance ou de la malchance. En certains cas, nous n'avons aucun contrôle sur l'incident qui produit tel ou tel effet, mais nous pouvons souvent poser de façon bien délibérée l'acte qui produira l'effet désiré. C'est ainsi que si un petit oiseau vient frapper à la fenêtre pour annoncer une mort, c'est plutôt un effet du hasard; par contre, plusieurs femmes ont bien soin de brûler les pelures d'oignons afin de recevoir de l'argent.

Nous avons groupé ensemble à la fin de ce chapitre les événements que présentent les diverses fêtes de l'Église. Nous avons pensé ainsi attirer l'attention de façon spéciale sur la place d'honneur que la tradition religieuse occupe dans notre folklore, et nous avons aussi voulu souligner comment, dans l'esprit du peuple, la religion mal comprise peut voisiner avec la superstition.

## I — Présages

### *L'enfance:*

- 1 — Des « riboules » (bosses sur la tête d'un enfant) sont signe d'intelligence.
- 2 — Grande tête, signe de prêtre.
- 3 — Nez droit, signe d'intelligence.
- 4 — Le hoquet chez un bébé est un signe de croissance.
- 5 — Si un bébé a beaucoup de force dans la main, cela est signe qu'il sera intelligent.
- 6 — Pour avoir de la chance, un enfant doit faire une mauvaise chute avant l'âge d'un an.

### *Mariage:*

- 7 — Si on boutonne mal son manteau, c'est signe que l'on mariera un veuf.
- 8 — Les futurs mariés doivent s'entendre publier, afin que leurs enfants ne soient point « morveux » (maladifs).
- 9 — Il est malchanceux que le marié voie la robe de noce de sa future avant le jour des noces.
- 10 — Le jeune homme et la jeune fille qui sont fiancés ne doivent pas coucher sous le même toit avant le jour des noces.
- 11 — Si on porte sur soi le jour de ses noces un bijou en or emprunté on aura toujours de l'argent.
- 12 — S'il pleut le jour des noces, ce sera une vie de mariage de pleurs et de misère.
- 13 — Si la femme est plus âgée que le mari, on ne manquera jamais de pain.

### *Nourriture, Repas, Ménage:*

- 14 — Il est malchanceux de faire tourner un couteau sur lui-même à table.
- 15 — Mettre deux fourchettes à la même place à table: signe d'invitation à une soirée.
- 16 — Mettre deux couteaux à la même place à table: signe de querelle.
- 17 — Il faut faire une croix sur un pain avant de l'entamer, afin d'assurer de ne jamais en manquer.
- 18 — Le père de famille doit toujours s'asseoir le premier à table.
- 19 — Quand deux personnes à table vont en même temps prendre du beurre dans un plat, c'est signe qu'elles seront encore à la même table l'année suivante.
- 20 — Si deux personnes s'essuient en même temps sur le même essuie-main, elles se querelleront la même journée.
- 21 — Si on casse un plat, on en cassera deux autres dans les jours suivants.

*Semences et récoltes, animaux domestiques:*

- 22 — Il ne faut point tuer un cochon à la marée montante, car le lard « réduira à rien dans le pot ».
- 23 — Il ne faut point tuer un cochon sur la « déclinante » de la lune, car alors le lard « réduira à rien dans le pot ».
- 24 — Il faut semer « dans la lune « noire » » (à la « déclinante »). Si on sème dans la lune « profitante », tout « viendra en herbe ».
- 25 — Si un champ ne produit pas de foin, on n'a qu'à lui promettre de l'engrais. Cette promesse suffit pour assurer une bonne récolte de foin.
- 26 — Beau temps, mauvais temps, il faut planter les concombres le 3 mai.

*Pêche et navigation:*

- 27 — Si un rat s'enfuit d'un bateau avant qu'il quitte le port, le bateau sera perdu en mer.
- 28 — Si on ne met point le pain sur son fond, on fait « virer », i.e. sombrer, les bâtiments.
- 29 — Il ne faut point faire la pêche avec des mitaines grises. Elles doivent être blanches afin d'assurer bonne chance.
- 30 — Sur un bateau, il est malchanceux de mettre un panneau sur le pont le haut en bas.
- 31 — Il ne faut point aller à bord d'un bateau avec une valise noire, car alors le navire ne reviendra jamais au port.

*Construction:*

- 32 — Il ne faut point mettre de bois de « haricot » (sapin du Canada) dans la construction d'une maison.
- 33 — Quand on construit un navire, on doit mettre un sou en dessus du mât, afin de lui assurer bonne chance.
- 34 — Quand on construit une église, on doit mettre de l'argent sous le seuil de la porte, afin que l'église soit toujours prospère au point de vue financier.

35 — Il ne faut point commencer de travail neuf le vendredi.

*Maladie:*

36 — Toucher un crapaud, cause de verrues.

37 — Si on éternue une fois seulement: signe de rhume;  
Si on éternue plusieurs fois: pas de rhume.

*Rêves:*

38 — Si on rêve à de la neige en été: signe de mort.

39 — Si on rêve à des fleurs en hiver: signe de mort.

40 — Si on rêve qu'on assiste à des noces: signe de mort.

41 — Rêver à la mort: signe qu'ou assistera à des noces.

42 — Si on rêve à des pous, on recevra sous peu de l'argent.

43 — Si on rêve à des noces, il y aura sous peu une mort dans  
la famille.

44 — Si on raconte un rêve avant de déjeuner, il se réalisera.

45 — Si on rêve de perdre des dents, on perdra sous peu  
son amant.

46 — Si on rêve à des hardes (habits), il y aura bientôt une  
mort dans la famille.

47 — Si on dort avec un morceau de gâteau de noces sous  
son oreiller, on verra eu rêve son futur époux  
ou épouse.

*Mort:*

48 — Si nn petit oiseau vient frapper à la fenêtre, on aura  
sous peu des nouvelles de la mort de quelqu'un.

49 — Si les corbeaux imitent le son d'une cloche, quelqu'un  
vient de mourir.

50 — Si une poule chante le coq, il y aura une mort dans la  
famille.

51 — Si on compte le nombre de voitures dans un cortège  
funèbre, on mourra peu après.

52 — Le hurlement d'un chien annonce une mort prochaine.

53 — Si un mort passe le dimanche sur « son suaire », il y  
en aura un autre dans la même paroisse le dimanche  
prochain.

*Ciel, Purgatoire, Enfer:*

- 54 — Quand on voit une étoile filante, il faut faire le signe de la croix, car c'est un ange qui entre au ciel.
- 55 — Si deux personnes disent la même chose en même temps, cela délivre une âme du purgatoire.
- 56 — On compte les boutons de son manteau, disant à chaque bouton un des trois mots: « Ciel, Purgatoire, Enfer ». Le mot que l'on dit quand on arrive au dernier bouton indique si on ira après sa mort au ciel, au purgatoire ou en enfer.
- 57 — Si une fille siffle, ça fait pleurer la Sainte Vierge.

*Chance:*

- 58 — Trouver un trèfle à quatre feuilles porte bonheur.
- 59 — Si on a un fil sur ses habits, il faut le manger afin d'avoir de la chance.

*Malchance:*

- 60 — Il est malchanceux de passer sous une échelle.
- 61 — Il est malchanceux de casser un pot-à-thé.
- 62 — Il est malchanceux de casser un miroir.
- 63 — Il est malchanceux d'ouvrir un parapluie dans la maison.
- 64 — Si on met un bas à l'envers le matin, on doit le porter ainsi toute la journée, car autrement on aura de la malchance.
- 65 — Il est malchanceux de se changer de chemise le vendredi.

*Argent:*

- 66 — Si on a des pous, on aura de l'argent.
- 67 — Si on brûle les pelures d'oignons au lieu de les jeter dehors, on deviendra riche.

*Visiteurs:*

- 68 — Si on a de la visite le premier jour de la semaine, on en aura à chaque jour de cette semaine.

69 — Si une personne entre dans une maison par une porte et sort immédiatement par une autre, cela fait venir les étrangers.

70 — Si on secoue la lavette, on empêche les étrangers de venir.

*Voyages:*

71 — Si on a un fil sur sa robe, on ira en voyage. S'il est noir, ce sera avec un nègre. S'il est long, le voyage sera long; s'il est court, le voyage sera court.

72 — Si on oublie quelque chose quand on part en voyage, il est très malchanceux de revenir sur ses pas.

*Lettres:*

73 — Si on ramasse un bouton par terre, on aura une lettre.

74 — Si on voit trois corbeaux, on aura une lettre.

*Démangeaisons:*

75 — Démangeaison à l'oreille: quelqu'un parle de vous.

76 — Démangeaison au nez: on va embrasser un fou.

77 — Démangeaison au dos: le beurre ne sera pas cher.

78 — Démangeaison à la main gauche: on recevra de l'argent.

79 — Démangeaison à la main droite: on rencontrera un étranger.

*Parties du corps:*

80 — Si on se coupe les ongles le dimanche, on recevra un affront au cours de la semaine.

81 — On fait friser un cheveu entre ses ongles; plus il frise, plus on est prompt à se mettre en colère.

82 — Si on enlève un cheveu blanc de sa tête, il en pousse sept à sa place.

83 — Par respect pour son corps, on doit faire le signe de la croix si on se déshabille à nu.

*Animaux non-domestiques:*

84 — Un serpent écrasé ne meurt point avant que le soleil ne se couche.

85 — Il est malchanceux de tuer un lézard.

Explication: Un soldat dormait sur le champ de bataille. Ses ennemis allaient le tuer. Un lézard lui passa sur la figure, l'éveilla et lui sauva ainsi la vie.

86 — Il faut éviter les chauves-souris, car elles se prennent dans les cheveux.

## II — Fêtes de l'Église

### *Les Fêtes fixes:*

- 1 — Le jour des Rois, on fait une veillée et on mange le « gâteau des Rois ». Celui-ci contient une fève et un pois. La jeune fille qui trouve la fève dans son morceau est la reine de la veillée et le jeune garçon qui trouve le pois en est le roi.
- 2 — Si l'ours peut voir son ombre le matin de la Chandeleur (le 2 février), l'hiver durera encore quarante jours.
- 3 — Il faut « travailler de la farine » le jour de la Chandeleur (le 2 février), si on veut que la récolte du blé soit bonne.
- 4 — Le jour de la Chandeleur (le 2 février), on doit faire des crêpes détremées avec de la neige. Cette neige remplace les oeufs et assure la bonne récolte.
- 5 — Le 2 février marque la moitié de l'hiver. On dit alors: « demi-cave, demi-grenier ».
- 6 — Il fait toujours mauvais temps aux Rogations (le 25 avril).
- 7 — S'il pleut à la Saint Médard (le 8 juin), il y aura de la pluie pendant quarante jours de suite.
- 8 — Il y a toujours du tonnerre le jour de la Saint Pierre (29 juin).
- 9 — On doit manger des crêpes le jour de la Visitation, (2 juillet), car ce jour-là la Sainte Vierge « traversa les montagnes de la Judée » afin de rendre visite à sa cousine Élisabeth, et celle-ci lui fit un « régal de crêpes ».

- 10 — On doit manger des « patates neuves » pour la première fois à la Sainte Anne (le 26 juillet).
- 11 — Le soir de la Toussaint, le premier novembre, on fait une soupe aux choux.
- 12 — Il ne faut point « lever le goémon » (afin de faire de l'engrais) le jour des Morts (2 novembre).
- 13 — Les mois d'hiver « suivent les Avents », c'est-à-dire que le climat de janvier, février, mars et avril correspond à celui de chacune des quatre semaines des Avents.
- 14 — Du 21 décembre à Noël, les jours avancent d'un pas de coq.
- 15 — La veille de Noël, les animaux parlent entre eux dans l'étable; il ne faut pas aller les écouter.

*Les Fêtes mobiles:*

- 16 — Il faut « boucher » le baril de lard au début du Carême jusqu'à Pâques. On fait pénitence en se privant ainsi de « manger gras ».
- 17 — Si une jeune fille descend dans une cave noire et regarde dans un miroir le soir du Mardi Gras, elle y verra son futur époux.
- 18 — Si on veut que la branche de rameau protège effectivement la maison, on doit la placer à un endroit fixe le jour même du Dimanche des Rameaux et ne pas la déplacer par la suite.
- 19 — Là où est le vent durant la lecture de la Passion le Dimanche des Rameaux, il y sera pendant les trois-quarts de l'année.
- 20 — On ne doit point planter de clous le Vendredi Saint.
- 21 — Il ne faut point « aller voir les filles » le Vendredi Saint.
- 22 — Il ne faut point labourer la terre le Vendredi Saint.
- 23 — La récolte sera pauvre si on met des graines en terre, surtout les petits choux, le jour du Vendredi Saint.
- 24 — Le matin de Pâques, le soleil dansait dans le ciel.
- 25 — S'il pleut à la Fête-Dieu, la pluie « échaudera » les feuilles de fraises et en ruinera la récolte.

## CHAPITRE XIII

### PRÉVISION DU TEMPS

Ce n'est pas sans raison que nos ancêtres à la baie Sainte-Marie se sont ingénies à trouver des moyens de prédire le temps et les saisons. Ils avaient en cela un but bien pratique. En effet, leurs activités les plus importantes étaient la pêche, la navigation et la culture du sol. Pour les matelots surtout, leur vie même pouvait dépendre de l'exactitude de leurs prédictions. Il n'est pas surprenant alors qu'à la baie Sainte-Marie la science de la météorologie populaire soit très développée.

Il va sans dire que plusieurs de ces anciennes façons de prédire le temps et les saisons étaient fondées sur des superstitions sans valeur. Il faut se garder, toutefois, de voir d'un oeil méfiant tous ces signes précurseurs de beau ou de mauvais temps. Nos ancêtres vivaient près de la nature. Ils avaient l'expérience pratique des choses et l'observation exacte de la nature les avait amenés à des conclusions qui souvent pouvaient être aussi valides que les critères sur lesquels repose la météorologie moderne.

De nos jours, on se fie de plus en plus aux pronostics radio-diffusés. On connaît encore, toutefois, la plupart des signes précurseurs que nous citerons au cours de ce chapitre. Rien ne plaît plus à un vieux pêcheur de la baie Sainte-Marie que de prendre en défaut les météorologues professionnels.

#### Prévision du temps et des saisons

##### L'arc-en-ciel:

- 1 — Arc-en-ciel du soir, bel air au matin.  
Arc-en-ciel du matin, la pluie dans le chemin.
- 2 — Arc-en-ciel du matin, signe de pluie.  
Arc-en-ciel du soir, beau le lendemain.
- 3 — Arc-en-ciel du soir, temps clair.  
Arc-en-ciel du matin, met la pluie en chemin.

### **La neige:**

- 4 — L'arrivée des merles au printemps annonce une « bordée » de neige. On l'appelle « la bordée des merles ».
- 5 — L'arrivée des outardes au printemps annonce une « bordée » de neige. On l'appelle « la bordée des outardes ».
- 6 — Il y a toujours une « bordée » de neige tard le printemps, au temps des semences. On l'appelle « l'engrais du pauvre monde ».

### **Le vent:**

- 7 — Quand les chats sont enjoués: signe de vent.
- 8 — Lances au soleil: signe de vent. (Lances: nuages sous forme de lances).
- 9 — On peut « acheter du vent » en mer; il suffit de jeter de l'argent à l'eau.
- 10 — Il y a toujours un grand coup de vent tard l'automne. On l'appelle « le coup de la ligne ».
- 11 — Chanter la Chanson du Juif Errant fait vent.
- 12 — Jeter une peau de morue sèche au feu fait vent.
- 13 — Siffler dans les bois amène du vent et de la pluie.
- 14 — Siffler sur la mer amène du vent et de la pluie.

### **La pluie:**

- 15 — La pluie s'apaise toujours vers le « temps des vaches », c'est-à-dire vers l'heure du souper.
- 16 — S'il pleut le vendredi, il fera beau le dimanche.
- 17 — Il y a chaque année « la grande pluie du mois de mai », qui fait erever les petits agneaux.
- 18 — S'il y a un cerne autour de la lune, il fera beau temps pour autant de jours qu'il y a d'étoiles dans ce cercle. S'il n'y a pas d'étoiles dans ce cercle, il pleuvra le lendemain.
- 19 — Si la pluie est de longue durée, les poules ne se mettent point à l'abri; si elle est de courte durée, elles courent se cacher.

- 20 — Quand le soleil se lève rouge le matin, il va pleuvoir avant le soir.
- 21 — S'il pleut le premier dimanche du mois, il pleuvra tous les autres dimanches du mois.
- 22 — Quand les corbeaux vont par le bois: signe de pluie.  
Quand les corbeaux vont par la côte: signe de beau temps.
- 23 — C'est signe de pluie quand l'eau des patates tarit dans le pot pendant qu'on les fait bouillir.
- 24 — S'il n'y a pas de rosée le matin: signe de pluie.
- 25 — Si on entend les « richepaumes » chanter: signe de pluie. (Richepaumes: oiseaux des bois).
- 26 — Quand les chats sont enjoués: signe de pluie.
- 27 — Ciel en « dos de maquereaux »: signe de pluie.
- 28 — Quand les vieux qui demeuraient au bois sortaient « à la côte », il allait pleuvoir avant qu'ils retournent chez eux.
- 29 — Quand une femme balaie le seuil de la porte, il va pleuvoir le lendemain.
- 30 — Si une femme met un mouchoir sur sa tête en plaçant la plus petite pointe par-dessus la grande pointe, cela fera tomber de la pluie.
- 31 — Si on tue un crapaud, on cause de la pluie.
- 32 — Si on lance un sou en l'air, ça fait pleuvoir.
- 33 — Si on laisse le foin coupé passer la nuit « en rentes » (rangs) sur le champ, cela cause de la pluie.

#### **Les tempêtes:**

- 34 — Si les nuages viennent du nord, c'est une forte tempête qui s'annonce; si les nuages viennent du sud, la tempête sera de courte durée.
- 35 — Un oeil de bouc apparaît souvent à chaque côté du soleil couchant. S'il demeure le plus longtemps du côté du nord, signe de beau temps; s'il demeure le plus longtemps du côté du sud, signe de mauvais temps.
- 36 — Rhumatisme: signe de mauvais temps.

- 37 — Quand les chiens et les chats mangent de l'herbe: signe de tempête.
- 38 — Quand les maringouins volent l'hiver: signe de tempête.
- 39 — Un « graisse-bassin » (nuages épais) autour du soleil couchant: signe de mauvais temps.
- 40 — Quand il y a beaucoup d'étoiles: signe de mauvais temps.
- 41 — Un morceau de bois brûlé par le tonnerre empêche le tonnerre de tomber sur une maison.

#### **L'hiver:**

- 42 — La rate d'un cochon a beaucoup d'importance pour prédire l'hiver qui va venir. Si cette rate va en grossissant, l'hiver sera de plus en plus rigoureux. Si cette rate va en rapetissant, l'hiver sera de plus en plus doux. Différentes bosses sur la rate représentent différents mois de l'hiver.
- 43 — Quand les oiseaux (poules, perdrix, etc.) ont l'os de la poitrine blanc, à l'automne, il y aura un long hiver avec beaucoup de neige. Si cet os est noir, ce sera un hiver pluvieux.
- 44 — Quand les vergnes (aunes) sont rouges à l'automne, l'hiver sera long et rigoureux.
- 45 — Beaucoup de faine (fruit du hêtre) à l'automne: signe d'un long hiver.
- 46 — Quand il y a beaucoup de « corail » (petites graines) sur les arbres à l'automne, l'hiver sera long.
- 47 — S'il y a beaucoup de cormes (fruits) sur les corniers, à l'automne, l'hiver sera rigoureux.

### **CHAPITRE XIV**

#### **DIRES ET PROVERBES**

Par dires nous voulons entendre les formulettes qui, dans la littérature orale, ont une forme constante et qui se transmettent à peu près sans changement de génération en

génération. Ils diffèrent donc des présages en ce qu'ils sont contenus dans une formule bien définie. Il est vrai que les mots exacts peuvent varier d'une région à l'autre, mais ce qui importe c'est que, dans une région déterminée, le mot à mot demeure le même.

Les direx sont susceptibles de division en plusieurs catégories, et nous les avons classés d'après le système le plus en vogue chez les folkloristes. Voici un bref aperçu des diverses sortes de direx.

Les vire-langue sont des direx dont le but est une gymnastique de prononciation et d'articulation. Parmi ceux que nous avons recueillis à la baie Sainte-Marie, le numéro 1 (J'ai un p'tit baril . . . p. 71) comporte un intérêt spécial, car il est une variante d'un vire-langue que nous retrouvons en France et que les Français ont apporté partout où ils se sont répandus dans l'univers. Le numéro 5 (Trois « menocles de tabaque » . . . p. 71) est par contre d'origine locale, car nous y retrouvons les déformations de mots propres à la région.

Les devinettes sont, comme le nom l'indique, des jeux d'esprit qui reposent d'ordinaire sur un calembour. Quelques-unes de ces devinettes sont très ingénieuses; d'autres le sont moins, mais nous les avons mentionnées quand même, car dans la littérature du peuple on doit s'attendre à ce que des banalités étoient des trouvailles dignes des plus grands littérateurs.

Les contre-petteries sont des phrases qui, à l'oreille, prennent un sens tout autre que celui qui est évident à la lecture. Celles que nous avons retrouvées à la baie Sainte-Marie font partie du bréviaire commun du folklore français en Amérique et datent donc de très loin.

Nous n'avons recueilli qu'une formulette énigmatique à la baie Sainte-Marie. Le but de celle-ci est d'être dite si vite que l'on ne puisse distinguer les mots à l'intérieur de la phrase.

Les formulettes enfantines sont de deux sortes: celles que les enfants disent eux-mêmes et celles qui sont dites aux enfants par une grande personne. Certaines de ces formulettes sont accompagnées de jeux. Par exemple, on fait « menton fourchu » à un enfant en frappant du doigt chaque partie de la physionomie mentionnée dans le dire.

Les proverbes, enfin, sont des dires qui indiquent une ligne de conduite à suivre. Nous retrouvons à la baie Sainte-Marie les proverbes traditionnels que nous retrouvons partout chez les peuples d'expression française. Quelques-uns de ces proverbes semblent toutefois avoir pris naissance dans la région, car leur formule stéréotypée renferme des archaïsmes ou des déformations de mots que nous ne retrouvons nulle part ailleurs. Nous avons donc inclus entre parenthèses les explications que nous avons jugées nécessaires.

## I — Dires

### Vire-langue:

- 1 — J'ai un p'tit baril bien bondé,  
Bien cerclé, bien callifalliboté;  
Si mon p'tit baril n'était pas bien bondé,  
Bien cerclé, bien callifalliboté,  
J'en perdrais la bondure,  
La cerclure et la callifalliboture.
- 2 — Un chasseur sachant chasser sait chasser sans son chien.
- 3 — Trois plats de crêpes sur la tête d'un prêtre.
- 4 — Un beau gros hras gras.
- 5 — Trois « menocles » de « tabaque » plate carré sur la  
« craque » de la place.

### Devinettes:

- 6 — Dans le ciel  
Y a-t-un aile;  
Sur la terre  
Y en a pas.  
Les filles en ont deux,



che » ou « Dimanche c'est demain » ?

Réponse: Ni l'un ni l'autre. Demain, c'est samedi.

19 — Nabuchodonosor était un grand roi. Épèle-le !

Réponse: L E.

20 — Quand tout le monde est assis dans l'église le dimanche, qu'est-ce qu'ils font (qu'est-ce qui fond ?) ?

Réponse: Les chandelles.

#### Contre-petters:

21 — Une femme à six joues. (Une femme assis' joue).

22 — Un homme « déboulit ». (Un homme debout lit).

23 — Une femme à six cous. (Une femme assis' coud).

#### Formulettes énigmatiques:

24 — Ote la latte, le trou y est.

#### Formulettes enfantines:

25 — Sauterelle, sauterelle, donne-moi du miel ou je te tuerai.

26 — Qu'est-ce que tu fais ?

— Je fais un p'tit feu.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ton feu ?

— Je veux faire chauffer de l'eau.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ton eau ?

— Je veux aiguïser mon couteau.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ton couteau ?

— Je veux couper le cou de mes brebis.

27 — Un, deux, trois,

Où est le roi ?

Quatre, cinq, six,

Avec son fils.

Sept, huit, neuf,

Il mange un oeuf.

Dix, onze, douze,

Sur la pelouse.

28 — Menton fourchu,

Bouche d'argent,

Nez quin-quinque,

Joue bouillie,

Joue rôtie,

Gros oeil,

Petit oeil,

Poque-mailloche.

29 — Je te demande pardon, jusqu'au fond de mon coeur.

30 — Je te demande pardon, jusqu'au bout de l'écardon.

- 31 — Je te demande pardon, jusqu'à sous la queue du cochon.  
32 — Je te demande pardon, jusqu'au fond de mes culottes.

## II — Proverbes

- 1 — La belle plume fait le bel oiseau.  
2 — Celui qui soupire n'a pas ce qu'il désire.  
3 — Celui qui va à la chasse perd sa place.  
4 — C'est la poule qui chante qui a pondu.  
5 — Comme tu feras ton lit, tu te coucheras.  
6 — Le copeau tient de la souche. (Le même sens que « l'el père, tel fils »).  
7 — Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.  
8 — En parlant de la bête, on lui voit la tête.  
9 — Grand « ricassoux », grand « brayoux ». (Celui qui rit beaucoup, pleure beaucoup).  
10 — Grand « ricassoux », grand « malin ». (Celui qui rit beaucoup est prompt à se mettre en colère).  
11 — Grande « zirouse », grande « salope ». (Celle à qui la saleté répugne le plus est souvent la plus sale).  
12 — L'homme propose et Dieu dispose.  
13 — Il ne faut point compter ses poulets avant qu'ils soient éclos.  
14 — Il y a plus qu'une façon d'étrangler un chat.  
15 — Les femmes vieillissent sans le vouloir; les hommes vieillissent sans s'en apercevoir.  
16 — Qu'a bu boira.  
17 — Qui laisse sa chaise l'hiver la perd.  
18 — Qui risque tout, perd tout.  
19 — Qui risque rien, n'a rien.  
20 — Qui s'assemble, se ressemble.  
21 — Les ruses du diable sont « coudues » avec du fil blanc.  
22 — Un chat échandé craint l'eau froide.

## CHAPITRE XV

### LES MÉTAPHORES

L'étude détaillée de la langue et du lexique d'une région ressortit plutôt du domaine de la grammaire historique. Les figures de style, toutefois, peuvent être considérées comme faisant partie de la littérature orale d'un peuple. Nous donnerons donc, au cours de ce dernier chapitre, celles que nous rencontrons le plus souvent à la baie Sainte-Marie.

Les expressions que nous citons sont des clichés, c'est-à-dire qu'elles s'emploient couramment dans le langage ordinaire et font partie du folklore français de la région. Certaines de ces expressions sont fondées sur les comparaisons les plus banales, mais il faut bien se dire que ce que nous étudions ici n'est pas de la grande littérature. D'autres sont de véritables trouvailles et reposent sur un rapprochement des plus intéressants. Nous devons donc bien nous garder de mépriser l'usage de ces métaphores, car elles ont comme effet de rendre le langage du peuple beaucoup plus pittoresque.

Certaines de ces expressions sont de vraies métaphores, en ce sens qu'elles reposent sur une transposition de sens d'un objet à l'autre et qu'un des termes de comparaisons est sous-entendu plutôt qu'exprimé. D'autres sont de simples rapprochements de termes de comparaison, qui sont tous les deux exprimés et joints ensemble par des mots-liens tels que « comme ».

Celui qui n'est pas initié au langage de la région éprouverait parfois de la difficulté à saisir le sens de ces métaphores. C'est pourquoi, tout en conservant les archaïsmes qui font toute la saveur de la langue de la baie Sainte-Marie, nous avons indiqué entre guillemets toutes les explications que nous avons jugé nécessaires.

#### Métaphores

- 1 — À double mitraille. (Avec beaucoup d'entrain).
- 2 — À double carillon. (Avec beaucoup d'entrain).

- 3 — Aigre comme du vinaigre.
- 4 — Arriver la brume sur « l'échine » (dos). (Arriver à toute vitesse, avec grand empressement).
- 5 — À toutes les sept lunes . . . (Se dit d'un événement qui ne se produit que très rarement).
- 6 — Attraper les culottes à bas. (Prendre en flagrant délit).
- 7 — Avoir autant d'argent qu'un chien a de poils.
- 8 — Avoir du fond de poche. (Avoir de l'argent).
- 9 — Avoir la clé des champs. (Être libéré de toute contrainte).
- 10 — Avoir la « goule » (bouche) enfarinée. (Être très bavard).
- 11 — Avoir le diable au corps. (Être espiègle).
- 12 — Avoir le « tack » à bas. (Ne pas se sentir bien).
- 13 — Avoir le bec dans l'eau. (Être dans une situation difficile).
- 14 — Avoir peur ni de Dieu ni de diable.
- 15 — Avoir trop de fers au feu. (Entreprendre trop de différents projets pour pouvoir les mener tous à bonne fin).
- 16 — Beau comme un portrait.
- 17 — Blanc comme du boudin. (Sale).
- 18 — Blanc comme du drap.
- 19 — Boire comme un trou.
- 20 — Chanter comme un rossignol.
- 21 — Doux comme un agneau.
- 22 — Belle comme la fleur de Saint-Bernard. (Il existait dans l'ancienne église de Saint-Bernard une si belle fenêtre en rosace qu'on l'appelait la « fleur de Saint-Bernard ». On dit maintenant d'une belle jeune fille: « Elle est belle comme la fleur de Saint-Bernard », ou tout simplement: « C'est la fleur de Saint-Bernard »).
- 23 — Bon chien de race. (Se dit d'une personne qui continue les bonnes traditions de sa famille).
- 24 — Ça lui tombe de Dieu et de grâce. (Se dit d'une personne qui éprouve toujours bonne fortune).
- 25 — Ça vient droit dans son baril. (Il éprouve toujours bonne fortune).

- 26 — Chaneeux comme un rat qui se noie. (i.e. malchanceux).
- 27 — Le chien à Marie-clos. (Se dit d'une personne qui agit avec de mauvaises intentions. Nous n'avons pu retrouver l'origine de l'expression « Marie-clos »).
- 28 — Cognier des piquets. (Éprouver de la difficulté à rester éveillé).
- 29 — Comme un pois dans un pot. (De façon très énervée).
- 30 — Couper la broche à quelqu'un. (Interrompre de façon inattendue).
- 31 — Courir la « pertaintaine ». (Rechercher trop les parties de plaisir).
- 32 — Croire qu'on a mis les pattes aux mouches. (Avoir une haute opinion de soi-même).
- 33 — Des promesses de sauvage. (Des promesses que l'on n'a pas l'intention de tenir).
- 34 — Le diable l'a emporté. (Quelque chose est disparu de façon mystérieuse).
- 35 — Droit comme un manche à balai.
- 36 — Droit comme un jouc.
- 37 — Droit comme un piquet.
- 38 — En avoir ses pleines hardes. (En avoir autant que l'on peut supporter.— Être ivre.)
- 39 — Enragé comme un blé-d'inde. (En colère).
- 40 — Être aussi bien à l'ancre qu'à la voile. (Être toujours content, quelles que soient les circonstances).
- 41 — Être sur les « tects ». (Être très pauvre).
- 42 — Être sur les quatre épingles. (Être très énervé).
- 43 — Faire chien bas-joue. (Avoir une mine coupable, être confondu de honte).
- 44 — Faire des casques. (Faire des plaisanteries).
- 45 — Faire des pattes de mouches. (Écrire mal).
- 46 — Faire des pistes. (S'enfuir à toute vitesse).
- 47 — Faire du lard. (Agir de façon paresseuse).
- 48 — Faire feu de sa carabine. (Parler de façon à chercher querelle).
- 49 — Faire le petit bec. (Manger très peu).
- 50 — Faire venir l'eau à son moulin. (Servir son propre intérêt en usant de ruses).

- 51 — « Fier » (content) comme un singe.
- 52 — Fort comme un boeuf.
- 53 — Fou comme ma botte.
- 54 — Fou comme un dinde.
- 55 — Fripper la courge. (Tout prendre, ne rien laisser).
- 56 — Froid comme de la glace.
- 57 — Graisser ses bottes. (Fuir à toute vitesse).
- 58 — Gras comme un cochon.
- 59 — Gréer un bâtiment pour les Iles (Antilles). (Faire beaucoup de préparatifs pour un voyage).
- 60 — Gros comme un baril.
- 61 — Gros comme une puce.
- 62 — Habillé comme un oignon.
- 63 — Habillé en Guillot. (Très mal habillé. Une famille de Guillot, de très mauvaise réputation, habitait autrefois à la baie Sainte-Marie).
- 64 — Histoires à Mange-Pet. (Histoires à dormir debout. Mange-Pet: personnage espiègle de plusieurs contes de la région de la baie Sainte-Marie).
- 65 — Hurler comme un cochon pris dans une « bouchure » (clôture).
- 66 — Jouer des pattes de cochon à quelqu'un. (Jouer de vilains tours).
- 67 — Jurer comme un « perdu » (dânné).
- 68 — Laisser passer l'eau comme un panier.
- 69 — Laid comme les sept péchés capitaux.
- 70 — Léger comme une plume.
- 71 — Maigre comme un clou.
- 72 — « Malin » comme la grêle. (Prompt à se mettre en colère).
- 73 — Manger comme un cochon.
- 74 — Mener ses cochons à la faine (fruit du hêtre). (Ronfler en dormant).
- 75 — menteur comme un voleur.
- 76 — menteur comme un « arracheux de dents » (dentiste).
- 77 — Mettre dans ses bottes. (Mettre à sa place).
- 78 — Mettre de l'eau dans la soupe. (Pourvoir à des visiteurs inattendus qui arrivent au temps du repas).

- 79 — Mettre la puce à l'oreille. (Avertir quelqu'un d'un danger qu'il ignore).
- 80 — Mettre ses hardes sur le grand clou. (Laisser ses habits à traîner sur le plancher).
- 81 — Mettre son nom dans le pot. (Arriver en visite au temps des repas).
- 82 — Mettre un oiseau dans la cage. (Prendre une épouse).
- 83 — N'avoir pas froid à l'oeil. (Méchant, espiègle).
- 84 — Ne pas en avoir une demi-brise. (De peu de conséquence; facile à accomplir).
- 85 — Ne pas être la mer à boire. (De peu de conséquence; facile à accomplir).
- 86 — Ne pas faire de vieux os. (Ne pas vivre jusqu'à un âge avancé.— Ne pas demeurer longtemps à un endroit).
- 87 — Ne pas mâcher ses choux à deux fois. (Ne pas répéter ses paroles).
- 88 — Ne pas se moucher de la patte. (Se dit d'une personne rude, difficile à maîtriser).
- 89 — Ne point passer par deux chemins. (Aller directement au but).
- 90 — N'être point sur son assiette. (Être de mauvais humeur).
- 91 — Nez-partout. (Se dit de quelqu'un qui s'insinue dans les affaires de son prochain).
- 92 — Noir comme de la suie.
- 93 — Noir comme du charbon.
- 94 — Noir comme un corbeau.
- 95 — Noir comme sous-terre.
- 96 — Noir comme un nègre.
- 97 — Parler dans l'air du temps. (Parler sans se faire comprendre).
- 98 — Parler sur la grosse dent. (Parler d'un ton sévère).
- 99 — Partir pour le bois sans sa hache. (Ne pas accomplir les préparatifs nécessaires pour un travail).
- 100 — Pauvre comme un rat d'église.
- 101 — La petite bête aux doigts. (L'onglée).
- 102 — Pets à Terre-Neuve. (Histoires à dormir debout).
- 103 — Plat comme une crêpe.

- 104 — Plein comme un œuf. (Ivre).
- 105 — Plié en cercle de baril.
- 106 — Prendre les parcs. (S'enfuir à toute vitesse).
- 107 — Quand la lune aura des dents. (C'est-à-dire jamais).
- 108 — Le quart à Marie-clos. (Se dit de quelque chose qui est plein jusqu'à déborder. Nous n'avons pu retrouver l'origine de l'expression « Marie-clos »).
- 109 — Râcler le fond du baril. (Épuiser complètement ses réserves de nourriture).
- 110 — Raide comme une barre de fer.
- 111 — Rare comme de la graisse d'« éloèse » (éclair).
- 112 — Renverser les quatre fers en l'air.
- 113 — Ressembler à un crapaud sur une herse. (Être très laid).
- 114 — Ressembler à un déterré.
- 115 — Rire dans ses barbes.
- 116 — Rouge comme un coq.
- 117 — Rouge comme une braise.
- 118 — Rouge comme un fer.
- 119 — Rouge comme un « picogit » (nénuphar).
- 120 — Savoir dans quel arbre est l'écureuil. (Savoir exactement de quoi il s'agit).
- 121 — Savoir de quel « bord » (côté) son pain est beurré. (Flatter quelqu'un afin d'obtenir une faveur).
- 122 — Salé comme du feu.
- 123 — Sec comme de la paille.
- 124 — Se graisser la patte. (S'emparer de quelque chose de façon déshonnête).
- 125 — La semaine des trois samedis. (C'est-à-dire jamais).
- 126 — Se marier à l'anglais. (Se marier en dehors de l'Église).
- 127 — Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
- 128 — S'être levé du mauvais « bord » (côté) du lit. (Être de mauvaise humeur).
- 129 — Simple (idiot) comme la barre de la porte.
- 130 — Le singe à Marie-clos. (Se dit d'une personne qui agit de façon insensée. Nous n'avons pu retrouver l'origine de l'expression « Marie-clos »).

- 131 — Six d'un « bord » (côté), une demi-douzaine de l'autre. (Se dit de deux choses qui se valent l'une et l'autre).
- 132 — Tenir le pot à bouillir. (Pourvoir aux nécessités du ménage).
- 133 — Tordu en « arrache-bouchon » (tire-bouchon).
- 134 — Traître comme Judas.
- 135 — Trembler comme une feuille.
- 136 — « Trempe » (mouillé) comme un soulier sauvage.
- 137 — Tuer deux oiseaux avec la même roche. (Accomplir deux tâches du même coup).
- 138 — Un dîner de prêtre. (Un bon repas).
- 139 — Une femme à deux jaunes. (Se dit d'une ménagère qui fait très bien son ménage).
- 140 — Un éléphant a marché sur mon « porte-feuille ». (Je n'ai pas d'argent. Porte-feuille: porte-monnaie).
- 141 — Un prêtre à grands talons. (Un hypocrite).
- 142 — Usé jusqu'à la douille.
- 143 — La vieille femme plume ses oies. (Se dit quand la neige tombe à grands flocons).
- 144 — Vieux comme Hérode.
- 145 — Vieux comme « Machosalé » (corruption de Méthusalem).
- 146 — Vif comme un écureuil.
- 147 — Vif comme un « éloèse » (éclair).

\* \* \*

## BIBLIOGRAPHIE

- 1 — ROY, CARMEN, *La Littérature Orale en Gaspésie*, 1955.
- 2 — DAGNAUD, R. P., *Les Français du Sud-Ouest de la N. E.*, 1903.
- 3 — WILSON, ISAIAH, *A Geography and History of Digby County*, 1903.
- 4 — BOURQUE, REV. A. T., *Chez les Anciens Acadiens*, 1911.
- 5 — BERNARD, ANTOINE, *Histoire de la Survivance Acadienne*, 1935.
- 6 — BERNARD, ANTOINE, *Le drame Acadien*, 1936.
- 7 — POIRIER, PASCAL, *Le parler franco-acadien et ses origines*, 1928.
- 8 — LACOURCIÈRE, LUC, *Mémoire présenté par les Archives de Folklore de l'Université Laval à la Commission Royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels*, 1954.
- 9 — *Annual report of the National Museum of Canada for fiscal year 1950-1951*.
- 10 — CHARBONNEAU, HECTOR, *Nos vieilles façons de dire aux Iles-de-la-Madeleine*, 1948.
- 11 — DEVEAU, ALPHONSE, *Journal de Cécile Mural*, 1960.
- 12 — BROWN GEORGE S., Yarmouth, N. S., *A sequel to Campbell's History*, 1888.
- 13 — BROWN, THOMAS J., *Place-Names in Nova Scotia*, 1922.
- 14 — CLARK, J. S., *Micmac Place-Names in Maritime Provinces of Canada*, 1902.
- 15 — *Journal de François Lambert Bourneuf*, 1859.
- 16 — DANIEL et ANSELME, R.R. P.P. Capucins, *Chansons d'Acadie*, 1942.
- 17 — *Index Sheet of Original Land Grants in Clare Municipality*. Nova Scotia Department of Lands and Forests, 1946.

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
AVANT-PROPOS.....	5
CHAPITRE	
I -- Littérature orale et folklore.....	7
II -- Toponymie.....	15
III -- La chanson.....	31
IV -- Le conte.....	36
V -- Lutins, feux-follets, etc.....	45
VI -- Le diable.....	48
VII -- La mort.....	54
VIII -- La sorcellerie.....	59
IX -- Les trésors.....	65
X -- L'Autereri.....	70
XI -- La médecine populaire.....	78
XII -- Les présages.....	85
XIII -- La prévision du temps.....	94
XIV -- Dires et proverbes.....	97
XV -- Les métaphores.....	103

Les ateliers de *L'Action Sociale*, Liège